

LES VIVEURS D'AUTREFOIS.

Imprimerie de E. Dépée à Sceaux (Seine).

LES

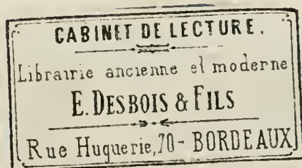
VIVEURS

D'AUTREFOIS

PAR

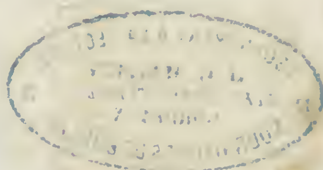
le Marquis de Foudras et Xavier de Montépin.

1



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1849



LES

VIVEURS D'AUTREFOIS.

PROLOGUE.

PRÈS DU PONT-NEUF.

PROLOGUE.

PRÈS DU PONT-NEUF.

C'était en 1764, et par conséquent dans les dernières années du règne de Sa Majesté Louis XV, surnommé *le bien-aimé*, environ un quart de siècle auparavant, dans une de ces heures de fol enthousiasme qui sont comme le premier amour des peuples.

Qu'on n'aille pas supposer, en nous voyant donner une date précise à notre récit, que nous ayons le moins du monde la pensée de nous lancer dans le très épineux et très vaste champ du roman historique. Notre préférence du moment, nous l'avouons sans le moindre détour, est pour la libre et capricieuse fantaisie du roman d'intrigue, de même qu'il nous arrive quelquefois d'être plus réellement charmé par un simple médaillon de Boucher ou de Vateau que par une grande toile de Lebrun. Le passage du Granique est à coup sûr une fort belle chose, nous n'en disconviendrons pas, mais une bergère qui dort coquettement sur un gazon parsemé de primevères et de violettes en est une ravissante... Passons...

L'hiver tonchait à sa fin, dans l'Almanach du moins, car, du reste, le temps était froid et humide; neuf heures du soir sonnaient successivement à toutes les horloges de Paris; la nuit était profonde, et la mèche fumeuse des réverbères inventés par M. de la Reynie, ne jetait, de distance en distance, que d'incertaines lueurs dans l'obscurité.

Aujourd'hui, quand vient le soir, le gaz s'allume, les magasins resplendissent, la foule est plus animée, et devient à chaque instant plus nombreuse, on dirait en un mot qu'une surabondance de vie s'est tout à coup répandue dans le sein de la grande cité, qui tressaille de plaisir. A cette époque, il s'en fallait de beaucoup que les choses se pas-

sassent ainsi, et à dater de la fin du crépuscule du soir, jusqu'au commencement de celui du matin, la plupart des rues restaient silencieuses et désertes, ce qui n'était ni gai ni sûr.

Sur le quai qui longe le vieux Louvre des Valois, un peu avant le fameux balcon du haut duquel le badaud parisien croit sérieusement que Charles IX a fait feu sur son peuple, un homme marchait avec une rapidité inégale, preuve certaine d'un esprit en proie à une vive agitation. Il allait, s'arrêtait, se remettait en marche, puis s'arrêtait encore. Son allure avait quelque chose de heurté, de saccadé, si l'on peut se servir de ces expressions en pareil cas, et certainement une ronde du guet qui

eût passé près de là, aurait observé cet homme pour tâcher de découvrir quelles craintes ou quels projets causaient l'incohérence de ses mouvements.

Du reste, les ténèbres plus opaques encore en cet endroit que partout ailleurs, en raison des brouillards qui s'élevaient incessamment du fleuve n'eussent pas permis de distinguer les traits du promeneur solitaire; seulement, à la rigueur, on aurait pu voir qu'il s'enveloppait d'un court et sombre manteau jeté sur l'épaule gauche, suivant la mode espagnole, et qu'il avait rabattu sur la partie supérieure de son visage, un chapeau de feutre aux bords larges et flexibles. Ces détails trahissaient certainement une intention ou une néces-

sité de mystère, assez gauchement combinées.

Cependant l'homme au manteau, comme s'il eût tout-à-coup oublié les précautions dont il voulait s'environner pour n'être pas reconnu, s'était mis à fredonner du bout des lèvres ce fragment d'un des plus célèbres *ponts-neufs* du temps de la Régence :

De l'argent
Du Régent,
Dubois se sert à sa guise;
Cardinal
Sans égal,
Nul mieux que lui ne se grise.

Puis, de même qu'il avait fait pour la marche, il s'interrompait et recommençait bientôt cet autre couplet :

Mousquetaire
Ne peut taire
Les conquêtes qu'il sait faire,
Et du sexe en cotillon
La Fillon
Garde maint échantillon.

Voyons maintenant ce qui se passait en même temps à quelques centaines de pas plus loin.

Deux gardes françaises, ivres comme des courtisans de feu monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, venaient de traverser *en festonnant* le Pont-Neuf, et maugréaient entre leurs dents contre l'insuffisance de la largeur du quai.

— Sacrebleu ! morbleu ! palsambleu que le pavé du roi est gras ! s'écria l'un de ces ivrognes qui se relevait péniblement après être tombé tout de son long.

— C'est le parlement qui en est cause, répliqua l'autre entre deux hoquets.

— Fleur d'Amour, mon camarade... Fleur d'Amour.... on dirait... o...u...i, le diable m'emporte... on dirait... presque... que nous sommes... gris... et pourtant nous n'avons... guère bu...

— Pompon d'Or, mon ami, répondit impétueusement l'irascible Fleur d'Amour, quel est le malôtru qui oserait dire cela ? montre-le moi, que je le démolisse *subito*, comme disait ma petite brune de Guastalla, tu sais bien ?

En ce moment, un homme passa près d'eux, les regarda furtivement, fort étonné de leurs gestes et de leurs exclamations,

puis continua son chemin en pressant un peu le pas.

C'était un petit vieillard chauve et de débile apparence. Il était vêtu avec une certaine recherche sous la houppelande qui le garantissait du froid, et il assurait sa marche sur le pavé glissant, en s'appuyant sur une haute canne d'ébène à pomme d'or ciselée.

— Holà ! ho ! l'ami ! dit le premier des gardes françaises, c'est-il toi...

Le petit vieillard marcha encore plus vite.

— Si tu ne viens pas ici je vais aller te chercher, répéta le soudard, en fortifiant sa menace d'un juron trop peu parlemen-

taire pour que nous nous permettions de le répéter ici.

Le petit vieillard s'arrêta, car il ne sentait pas en lui la force de fuir si on le poursuivait.

— Est-ce à moi, Messieurs, que vous parlez ? demanda-t-il d'une voix doucereuse et quelque peu tremblante.

— Et à qui donc parlerions-nous, bourgeois de Paris ? répondit le second garde française. Serait-ce à ces maisons qui dansent en dormant, ou au cheval de feu le roi Henri IV qui piaffe sur son piédestal? c'est à toi... à toi seul... et voilà mon camarade Fleur-d'Amour qui va t'expliquer... comme... comment... de la ma-

nière. Voyons, Fleur-d'Amour, explique donc à ce petit vieux... moi je ne peux pas, j'ai le gosier trop sec.

— Voilà la chose, l'ancien, balbutia Fleur-d'Amour : comme dit très bien mon camarade Pompon-d'Or ici présent, nous avons... c'est-à-dire nous avions... oui nous avons..... ah ! sacrebleu !..... mille diables ! je tourne... tout tourne... tu tournes aussi, vieux Gaulois ; veux-tu bien rester tranquille ?

Et en parlant ainsi, Fleur-d'Amour s'était emparé du bras droit du petit vieillard, tandis que Pompon-d'Or exécutait la même manœuvre de l'autre côté.

— Vilains ivrognes, voulez-vous bien me lâcher ? s'écria le petit vieillard en se

débattant avec plus d'énergie que l'on n'eut pu en attendre de sa chétive apparence.

Mais les deux ivrognes n'avaient garde d'abandonner le point d'appui que le ciel leur avait envoyé, et plus le vieillard se débattait, plus les soldats se cramponnaient à lui en jurant : c'eût été vraiment une lutte tout à la fois comique et pénible à contempler.

— Qu'est-ce à dire, mon fils aîné, grogna Pompon-d'Or, nous nous *rébellionons* contre la discipline de l'armée française ! nous n'aimons donc pas le roi Louis XV ? ah ! fi donc ! fi donc?

— Ah ! fi donc ! répéta Fleur-d'Amour comme un écho.

Et il saisit le petit vieillard par sa cravate, qu'il se mit à tourner en spirale, ce qui pouvait devenir dangereux à la longue.

— Donne-nous des nouvelles de ton épouse, vieux.....

Le mot un peu leste se perdit heureusement dans un hoquet formidable de Pompon-d'Or qui allait le prononcer.

— Viens nous payer à boire ou sinon... reprit Fleur-d'Amour d'un ton tout-à-fait menaçant.

— Infâmes canailles ! beugla le pauvre prisonnier en s'arrachant par un brusque et dernier effort à l'étreinte de ses oppresseurs chancelants : je vais aller porter plainte à Monsieur le lieutenant de police,

et nous verrons s'il est permis à des soldats du roi de...

— Ah ! vil bourgeois, tu traites les gardes-françaises de canailles, interrompirent les deux soldats, et tu veux aller te plaindre au lieutenant de police, dont nous nous fichons pas mal, par parenthèse! Eh bien ! vas le prier de raccommoder les boutonnières que nous allons faire à ta houppelande ! voyons, flamberge au vent ! nous sommes bons enfants et nous te permettons de te défendre, en garde donc !

En même temps ils attaquèrent leur victime qui s'était acculée contre la plus prochaine muraille, et qui se mit en devoir de parer avec sa canne les coups d'espadon qu'on allait lui porter, tout en

criant de toute la force de ses poumons :

— Au secours ! au secours ! on assassine un pauvre vieillard sans défense ! au secours ! au secours.

Revenons au jeune homme dont nous avons parlé d'abord.

Après avoir continué, pendant quelques moments encore, sa bizarre promenade, il avait semblé se décider tout-à-coup à prendre un parti qui ne manquait point d'une certaine originalité. Il descendit lentement le talus formé par la rive du fleuve, qu'un parapet ne bordait pas comme aujourd'hui ; arrivé au bord de l'eau, il dégraffa son épée qu'il posa par terre ; ôta son large feutre qu'il mit à côté de son épée, et détachant son manteau il le jeta

sur le tout avec un mouvement rempli d'insouciance. Cela fait, il recula de trois ou quatre pas, comme pour prendre son élan et se précipiter la tête la première dans la rivière, très profonde en cet endroit. Une seconde de plus, et il se lançait dans l'éternité!... un bruit soudain, lamentable arriva jusqu'à lui. Il s'arrêta, prêta l'oreille, et entendit ces mots, distinctement prononcés à peu de distance :

— Au secours! au secours! on assassine un pauvre vieillard sans défense! au secours! au secours....

Après un rapide instant d'hésitation, le jeune homme reprit son épée, regrimpa le talus avec une agilité merveilleuse, puis, arrivé sur le quai, il s'arrêta un moment

pour prêter l'oreille. De nouveaux cris lui parvinrent : nous en savons l'origine.

Sans réfléchir ni écouter plus longtemps, il courut à toutes jambes du côté du Pont-Neuf, et il aperçut bientôt, à la lueur tremblante d'un réverbère, la lutte de nos trois personnages. L'inégalité apparente d'un pareil combat le révolta d'abord, et il s'apprêtait à se jeter résolument sur les gardes-françaises, quand, en les examinant avec plus d'attention, il reconnut que les pauvres diables étaient ivres à ne pouvoir se tenir sur leurs jambes, et que la manière gauche dont ils se servaient de leurs armes, rendaient celles-ci au moins aussi dangereuses pour eux-mêmes, que pour le vieillard qu'ils attaquaient.

Toutefois, comme ce dernier semblait prendre sa position au sérieux, et qu'en définitive un malheur est toujours bientôt arrivé, le jeune homme tira son épée, se mit en garde, et après deux ou trois passes vigoureuses, fit sauter à dix pas les espadons des deux soldats.

Tandis qu'ils s'en allaient à tâtons, chancelant comme des aveugles et jurant comme des renégats, ramasser leurs rapières dans la boue, le petit vieillard se jeta presque dans les bras du jeune homme, en lui disant d'une voix encore toute frémissante d'anxiété :

— O mon gentilhomme, mon cher seigneur, vous m'avez sauvé la vie, et j'en suis bien reconnaissant ; mais, de grâce !

soyez bon, soyez grand, soyez généreux jusqu'au bout, en me permettant de vous accompagner jusque chez vous, ou dans quelque lieu que vous alliez ! vous le voyez, je suis sans armes ; de plus mes forces se sont épuisées dans le combat que j'ai soutenu : si vous me laissez seul, ces mécréants m'attaqueront de nouveau, rien n'est plus certain, et si je ne meurs pas de quelque coup d'épée, la peur me tuera, c'est sûr... je me connais.

— Je ne puis en conscience vous emmener avec moi, dit le jeune homme, et le temps me manque pour vous reconduire chez vous, Monsieur ; mes moments sont comptés.

— Ne me reconduisez pas si vous avez

des affaires d'un autre côté, reprit le vieillard ; mais souffrez que j'aille avec vous... je vous jure que je serai discret, s'il s'agit, comme je n'en doute pas, d'une affaire d'amour. J'ai connu cela autrefois, continua-t-il en baissant la voix et en faisant un geste mystérieux.

Le jeune homme sourit avec amertume, et la lueur du réverbère donnant en plein sur son visage, le petit vieillard remarqua ce sourire, et il ajouta :

— Laissez-vous attendrir, mon beau, mon cher seigneur du bon Dieu ! vous ne vous en repentirez pas, je vous le promets !

— Venez donc avec moi si vous le vou-

lez absolument, répondit le jeune homme en souriant de nouveau; mais en me rappelant votre contenance de tout-à-l'heure, je puis être bien sûr que vous ne me suivrez pas jusqu'au bout.

— Et où donc allez-vous, mon gentilhomme?

— Vous le saurez bientôt si vous me suivez comme vous l'avez dit il n'y a qu'un moment.

— Au bout du monde s'il le faut! s'écria le vieillard en jetant un coup d'œil à la dérobée sur les deux gardes-françaises, qui semblaient se consulter à quelque distance, sur ce qu'ils devaient faire : malgré leur ivresse, la menace d'une plainte au

lieutenant de police leur paraissait une chose très grave, et c'était sérieusement que, pour l'empêcher, ils avaient voulu tuer le vieillard. Les ivrognes ne voyent jamais qu'un côté des questions.

— Eh bien? venez donc, dit une seconde fois le jeune homme en se mettant en mouvement.

Suivi de près par le vieillard qui lui marchait sur les talons, il reparcourut le chemin qu'il avait fait quelques minutes auparavant, et parvenu au bord de la Seine il redescendit le talus, juste à l'endroit où gisaient encore son feutre et son manteau.

— Qu'allez-vous faire, mon Dieu? lui demanda son compagnon en voyant qu'il se débarrassait de son épée.

— Ce que je vais faire, mon cher monsieur ? me baigner, pour savoir si je réussirai à me noyer.

— Vous ne parlez pas sérieusement, j'imagine, dit le vieillard qui reprit une grand partie de ses terreurs.

— Très sérieusement, je vous jure ; je suis las de la vie, et pour en finir plus vite avec elle, j'étais venu ici pour me jeter dans la rivière lorsque j'ai entendu vos cris. Ces drôles sont partis, je pense ; vous n'avez plus besoin de moi ; je reviens donc à mon projet. Voyons, monsieur, reculez-vous un peu, je pourrais vous éclabousser,

— Vous noyer ! miséricorde divine ! s'écria le petit vieillard avec force. Je l'em-

pêcherai, mon gentilhomme! je l'empêcherai, dussé-je m'accrocher à vos vêtements, pour savoir si vous aurez le courage de m'entraîner dans la rivière avec vous. Vous noyer à votre âge! êtes-vous donc tout à fait abandonné des hommes et du ciel ?

— Oh! pour cela rien n'est plus certain, répondit froidement le jeune homme, en cherchant avec douceur à se dégager des mains du vieillard qui l'avait saisi à bras-le-corps.

— Et vous n'avez ni père, ni mère, ni sœur, ni maîtresse que votre mort mettrait au désespoir.

— Rien de tout cela que je sache, monsieur; et excepté un brave homme nommé Péritus, qui m'a élevé, personne ne se

soucie assez de moi pour s'inquiéter si je vis ou si je meurs. Ainsi donc ne vous mêlez plus de ce qui ne vous regarde pas, et laissez-moi me noyer tout à mon aise.

En ce moment une petite brise qui s'éleva dispersa quelques-uns des nuages flottant dans le ciel, et un rayon de la lune frappant sur la main gauche du jeune homme, fit étinceler un anneau d'or à son doigt.

— Ah! ah! murmura-t-il à demi-voix, j'avais oublié qu'il me restait encore cette bague! mais alors tout n'est pas perdu... je pourrai revenir demain si c'est indispensable.

En faisant cette réflexion, il avait remis son chapeau sur sa tête, son manteau sur ses

épaules, puis, tout en rebouclant le ceinturon de son épée; il dit à son compagnon :

— J'ai changé de résolution, monsieur, je ne me noierai pas aujourd'hui.

— Que le ciel en soit loué, mon gentilhomme! et puissiez-vous demain n'avoir plus de ces idées lugubres dans la tête. Maintenant me ferez-vous l'honneur de venir souper avec moi à l'auberge du Charriot d'or, le cabaret le plus en renom de la rue Saint-Honoré, près de la barrière des Sergents? là je pourrai du moins vous remercier comme il convient du service signalé que vous m'avez rendu.

— Puisque je ne me passe pas la fantaisie de me noyer ce soir, répondit insoucieuse-

ment le jeune homme, je n'ai rien de mieux à faire, ce me semble, que d'aller souper avec vous. Ainsi j'accepte sans aucune espèce de façon l'invitation que vous me faites.

Et il suivit le vieillard, en chantonnant encore comme quelques instants auparavant :

Mousquetaire
Ne peut taire
Les conquêtes qu'il sait faire !...

Ils arrivèrent bientôt à la porte de l'illustre taverne ci-dessus nommée. La clarté des lumières qui brillaient à l'intérieur, illuminait aussi la rue par les fenêtres du rez-de-chaussée, et l'on entendait d'instant en instant, à travers la porte, un

joyeux cliquetis de verres et de bouteilles, et de longs et bruyants éclats de rire.

Nos personnages entrèrent, s'assirent en face l'un de l'autre à l'extrémité d'une longue table où plusieurs places étaient vacantes, ce qui leur permettait de s'isoler un peu de la foule ; et le plus jeune, pour appeler un des garçons qu'on voyait courir çà et là, frappa la table du pommeau de son épée, qu'il posa ensuite devant lui, mais un peu par côté.

La figure de ce jeune homme était expressive et belle, mais très pâle. Ses traits nobles et réguliers portaient la profonde empreinte de cette fatigue qui est comme une sorte de flétrissure physique appliquée sur un visage. A l'éclat déjà terni de ses

grands yeux bruns, qu'entourait un cercle marbré, on voyait que bien des insomnies succédant à de longues veilles d'orgie et de débauche avaient usé ce regard, et laissé sur ce jeune front leurs ineffaçables stigmates. On trouvait aussi, par moment, les traces d'une pensée fugitivement douloureuse sur cette physionomie qui semblait cependant s'étudier à n'exprimer que l'insouciance.

Quant aux traits ridés du petit vieillard, ils ne peignaient pour le moment que la frayeur qui venait de les contracter non loin du Pont-Neuf.

Cependant, comme il commençait à se rassurer, il adressa d'un ton assez dégagé cette question à son compagnon :

— Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion, mon gentilhomme, à vous demander votre nom ?

— Il y en aurait beaucoup, monsieur, répondit l'autre laconiquement, et je vous engage à...

— Vous me permettrez au moins, interrompit le vieillard un peu désappointé, de vous donner votre titre, et de vous appeler monsieur le marquis, le reste viendra plus tard.

— Comment savez-vous ?....

— Les armoiries gravées sur la bague que je vois à votre main gauche, et sur le pommeau de votre épée, supportent toutes

deux, si je ne me trompe, une couronne de marquis.

— Vous savez le blason, monsieur ?

— Eh ! eh ! répondit le vieillard, après avoir toussé deux ou trois fois comme quelqu'un qui veut gagner du temps pour arranger une phrase, il faut bien savoir un peu de tout si l'on ne veut pas s'ennuyer quelquefois.

Nous allons maintenant quitter pour un instant nos deux personnages, et mettre nos lecteurs au courant des faits antérieurs à cette soirée, qui avaient déterminé notre héros, le marquis Hector de Cout-Kérieux, à venir se noyer dans la Seine par une sombre et froide nuit de l'hiver de 1764.

Et voyez un peu, s'il vous plait, comme la Providence dispose tout pour le mieux dans ce bas monde : si le petit vieillard à canne d'ébène n'avait pas pris le Pont-Neuf pour rentrer chez lui, et rencontré près dudit pont deux soudards ivres, dont les violences l'obligèrent à crier au secours de toute la force de sa peur, nous n'aurions plus de héros, et par conséquent plus de roman. Nous ne pouvons donc nous empêcher de bénir la Providence, les gardes-françaises, le vin et les peureux.

Puissiez-vous, ami lecteur, en faire autant.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

UN FILS DE FAMILLE.

HECTOR.

I

HECTOR

Le château de Cout-Kérieux, berceau de la famille d'Hector, était situé dans une des plus pittoresques contrées de cette vieille Armorique, si chère aux poètes et aux chroniqueurs. C'était une lourde et féodale demeure, de construction mi-partie ancienne et mi-partie moderne, qui présen-

tait dans son ensemble une réunion de beautés bizarres, dont l'irrégularité n'était pas dépourvue de charmes. Le parc, d'une vaste étendue, n'était nullement dessiné dans le goût quelque peu maniéré de l'époque. On n'y voyait, par exemple, ni boulingrins, ni statues mythologiques, ni vieux ifs transformés en animaux de toutes les espèces, ni charmilles taillées en arcades, ni bassins, ni jets d'eau ; mais de larges pelouses, ornées, de distance en distance, de groupes d'arbres séculaires, étendant leurs rameaux au loin, et de vieilles futaies aux allées pleines de mystère et d'ombre. Vu des fenêtres du château, ce parc offrait dans toutes les directions d'admirables perspectives, et le château, à son tour, quand on le contemplait de certains points

du parc et à certaines heures, semblait plus imposant encore. Il y avait surtout un moment où son aspect était magique, c'était le soir lorsque les rayons du soleil couchant illuminaient ses irrégulières façades de briques, et faisaient resplendir comme autant d'escarboucles, les vitres enchâssées de plomb, de ses nombreuses fenêtres de toutes formes. Cout-Kérieux était bâti assez loin dans les terres, et cependant quand le vent d'ouest soufflait, il apportait d'imposants murmures dans lesquels les hôtes passagers du manoir eux-mêmes reconnaissaient d'abord cette grande voix de l'Océan, dont les accents ont tant de charmes, malgré leur profonde tristesse, pour les âmes rêveuses et les imaginations poétiques.

Quand Anne-Victoire de Kersac marquise de Cout-Kérieux mourut, Hector n'avait que quinze ans environ, mais ces années d'enfance avaient suffi à la noble et vertueuse femme pour déposer dans le cœur d'Hector le germe des sentiments les meilleurs et l'instinct de toutes les choses élevées. Il était bon, charitable, bienveillant, capable de dévouement et de sacrifice : nous ne parlons ici ni de bravoure ni de loyauté, vertus depuis longtemps héréditaires dans les deux races dont le sang coulait mêlé dans les veines d'Hector. Mais toute médaille a son revers, et dans l'âme de ce jeune homme, candide encore, sommeillaient des passions violentes qui n'attendaient que le choc d'un évènement pour s'éveiller d'une façon terrible. Comme elles

ne se trahissaient par aucun signe extérieur, la marquise ne soupçonnait pas leur existence mystérieuse, et elle était morte parfaitement tranquille sur l'avenir de son enfant.

On parle beaucoup, aujourd'hui, des désordres du siècle passé, et nous conviendrons franchement que ce n'est pas sans raison. Tout ce qui tenait de près ou de loin à la cour, était plus ou moins atteint de la corruption de cette époque, fertile en scandales, qui commence à la régence de Philippe-d'Orléans et qui finit au premier échafaud de la révolution. Mais, au milieu des honteuses turpitudes de ce temps, un grand nombre de familles d'antique origine et qu'avaient illustrées de longs ser-

vices rendus à l'état, donnaient, dans leurs terres où elles vivaient retirées, l'exemple des plus belles et des plus touchantes vertus. A Paris, à Versailles, à Choisy, partout enfin où les courtisans et la cour servaient de modèles à la foule, le vice s'étalait avec un cynisme triomphant, et il ne se trouvait pas même une voix courageuse pour le flétrir. Les liens de famille étaient relâchés quand ils n'étaient pas rompus tout-à-fait; le mariage se transformait au bout de quelques mois d'indifférence en une sorte de convention, réciproque entre les époux, de fermer les yeux sur leurs mutuels écarts, on se voyait à peine tant qu'on vivait; on ne se pleurait pas lorsque venait l'heure de l'éternelle séparation. Un respect glacial, infranchissable comme les

barrières de l'étiquette, traçait une ligne de démarcation entre les pères et les enfants, quelquefois, de plus, en rivalité entre eux. Dans les provinces tout se passait autrement à peu d'exceptions près. Les existences de château étaient grandes et simples à la fois comme celles des anciens patriarches. Les familles y vivaient unies dans une tendresse qui n'avait rien de trop familier, et dans un respect qui n'avait rien de trop sévère. L'affection des époux était grave et sainte comme la religion par laquelle elle avait été consacrée. Les femmes n'allaient jamais à la cour ; les hommes ne se séparaient d'elles que pour courir sur les champs de bataille, et, la guerre finie, il n'y avait ni remords pour celles qui

avaient attendu le retour, ni déceptions pour ceux qui étaient revenus.

Aussi, après vingt-cinq ans d'une vie à deux, d'une vie de tendresse et presque de passion, le marquis de Cout-Kérieux n'avait-il pu résister longtemps à la douleur profonde que la mort de sa femme lui avait causée. Usé, d'ailleurs, par les fatigues de dix campagnes, il s'était éteint, un an après la marquise, ayant la conscience qu'il laissait, pour soutenir son nom et perpétuer sa race, un fils noble de cœur comme ses ancêtres, beau de corps, élevé d'esprit, merveilleusement adroit à tous les exercices, maniant un cheval difficile avec la hardiesse et l'aplomb d'un centaure, ardent à la chasse comme un des-

cendant de Nemrod, et tirant l'épée à devenir un jour le rival du célèbre chevalier de Saint-Georges.

Un peu avant de mourir cependant, le marquis de Cout-Kérieux s'était dit que l'éducation toute physique que le jeune Hector avait reçue, n'était pas suffisante pour un gentilhomme, et qu'il serait peut-être bon que chez lui l'esprit fût cultivé comme le corps. Il se décida donc à placer auprès de cet enfant si cher un homme excellent, fort vieux, fort sale, fort chauve et très simple, mais d'une moralité et d'une science tout-à-fait respectables. Ce personnage chargé de meubler convenablement la vive intelligence du jeune marquis, se nommait Chrysostôme Peritus.

Était-ce à sa naissance et de ses parrain et marraine qu'il avait reçu ce beau prénom de *Chrysostôme*, qui, comme on le sait, veut dire en grec *bouche d'or?* Nous l'ignorons complètement, mais nous prendrons la liberté de supposer qu'il ne lui avait été donné que beaucoup plus tard, alors qu'on avait vu qu'il était naturellement fort silencieux : c'était se conformer à ce sage précepte du Koran qui, pour encourager la sobriété de la langue, dit quelque part, que *si la parole est d'argent le silence est d'or.*

Revenons au marquis de Cout-Kérieux, que nous allons bientôt quitter pour toujours.

Après avoir pourvu, ainsi que nous venons de le dire, à tout ce qui pouvait, se-

lon lui, manquer à son fils, monsieur de Cout-Kérieux mourut l'âme en repos, car il ne se croyait plus nécessaire dans ce monde, et il sourit doucement à la mort, parce qu'il pensait qu'il allait rejoindre la compagne aimée des plus beaux jours de sa vie. Les yeux déjà voilés par l'ombre qui précède l'aube du jour éternel, il tenait la main d'Hector dans ses mains, et ses dernières paroles furent celles-ci :

— Vis toujours comme j'ai vécu, mon enfant ; c'est-à-dire en homme d'honneur et de courage, et Dieu te bénira.

Hector pleura beaucoup la perte qu'il avait faite, sans en comprendre toutefois l'immensité. Puis il se consola : à cet âge, hélas ! on prélude à la vie par l'oubli,

parce qu'on sent vaguement qu'on aura souvent besoin de recourir à ce moyen de guérison.

Après quelques semaines données aux larmes et aux affaires, quand les premières commencèrent à se tarir, et les secondes à se débrouiller, il fallut songer à l'accomplissement d'une des dernières volontés du défunt marquis, c'est-à-dire à l'éducation intellectuelle et morale de son jeune et brillant héritier.

Certes, ce fut une rude et terrible besogne pour le bon Chrysostôme, que celle de courber l'impétueux jeune homme sous le joug fatigant de l'étude: la seule vue d'un livre faisait fuir Hector qui disparaissait quelquefois des journées entières. Peritus

courait à la recherche de son élève ; mais lent, gauche, distrait comme tous les savants, il ne parvenait jamais à retrouver Hector, qui revenait le soir, sa carnassière pleine de gibier sur l'épaule, ou le meilleur cheval de ses écuries entre les jambes. Alors l'aimable enfant sautait au cou du vieux pédant avec le plus affectueux abandon, il lui contait ses prouesses du jour, lui promettait d'être plus sage le lendemain, et le bon précepteur enchanté d'une docilité si grande, se contentait de marmotter entre les dents d'ébène *de sa bouche d'or :* il faut bien que jeunesse se passe.

Mais ce qu'il n'avait pu faire, ce digne homme, le hasard, ce charmant intrigant, le fit dès qu'il voulut s'en mêler. Un jour, un

livre, non pas de ceux qu'on voulait faire lire à Hector, mais peut-être un de ceux qu'on lui cachait soigneusement, tomba entre les mains du jeune marquis. Comme on lui avait dit : *Vous ne lirez pas ceci ;* il se dit à son tour : *Pourquoi ne lirais-je pas cela?* C'était un de ces ouvrages étincelants d'esprit, remplis de science, brodés de paradoxes, comme le dix-huitième siècle en produisait tous les jours. Hector le dévora: il y trouva la preuve d'une multitude de mauvaises choses qu'il ne faisait que soupçonner, mais il y prit aussi un certain goût pour l'étude. Peritus, en sa qualité de savant, vit l'effet et ne s'inquiéta pas de la cause, qui méritait cependant moins d'indifférence, et il se borna à exploiter de

son mieux les excellentes dispositions de son élève.

Quatre années s'écoulèrent. Hector partageait, sans se plaindre qu'il fut trop long, son temps entre les livres, l'avare conversation de Peritus, la chasse, l'équitation, et quelques rares visites chez des hobereaux du voisinage : il vivait enfin de la vie d'un gentilhomme campagnard, dans toute l'acception qu'on donnait à ce mot à cette époque là.

C'était du reste un charmant cavalier que le jeune marquis, et à quatre ou cinq lieues à la ronde il n'y avait personne qui ne le connût et ne l'aimât. Nous avons parlé de ses qualités morales, et nous nous bornerons à dire qu'elles ne s'étaient pas sen-

siblement altérées. Quant au physique, Hector était grand sans l'être trop ; il avait le teint blanc, mais point efféminé ni fade, les cheveux du plus beau châtain, les yeux bruns pleins de feu, de fierté et d'expression, une taille svelte et souple, la jambe fine et bien prise, le pied petit et cambré ; on ne pouvait donc désirer chez lui que ce qui s'acquiert facilement, c'est-à-dire un peu de cette gracieuse désinvolture que donne l'usage du grand monde, et qui caractérisait particulièrement alors les *roués* de la cour et les habitués de l'œil de bœuf.

Il va sans dire que ce n'était pas l'honnête Peritus qui trouvait que le jeune marquis pouvait encore gagner quelque chose,

car à son avis il ne lui manquait rien, ce qui pouvait à la rigueur se soutenir, puisque la grande recherche des manières nuit quelquefois à leur aisance naturelle.

Le plus souvent cette calme et monotone existence de province satisfaisait le jeune marquis, dont le caractère avait pour base un très grand fond d'insouciance; mais quelquefois aussi, quand arrivaient jusqu'à lui quelques bruits lointains des fètes de Versailles, ou quelque récit des splendeurs de la Cour, il sentait battre violemment son cœur où s'éveillaient de vagues désirs, et des rêves brillants traversaient son imagination et la laissaient excitée pour plusieurs jours. Peu-à-peu sa pensée s'accoutuma à ne plus considérer les lieux où

il avait vécu jusqu'alors, comme devant lui servir toujours d'asile. Les bruits du monde qui étaient parvenus jusqu'à lui bourdonnaient sans cesse à son oreille, et jetaient le trouble dans son âme. Paris, la Cour étaient des mots magiques dont la vibration faisait tressaillir son cerveau; enfin un jour il prit un parti qui lui sembla une inspiration du ciel, ou plutôt un avertissement de la destinée, et il entra résolument dans le cabinet de Chrysostôme Peritus, autrefois son gouverneur et maintenant son ami.

Ce digne personnage était un homme de cinquante-cinq à cinquante-huit ans, paraissant en avoir au moins soixante-et-dix; quelques mèches éparses de cheveux

grisonnants se dressaient par devant sur son crâne chauve et poli, et d'autres retombaient par derrière sur le collet de son habit gris de fer, habit assez remarquable pour mériter une mention toute particulière. Sa couleur primitive avait presqu'entièrement disparu sous les innombrables taches de graisse, d'encre et d'autres liquides de toute nature. Après dix ans de laborieux services, cet habit, au lieu d'être mis à la réforme à laquelle il avait des droits incontestables, avait été retourné par les soins de Peritus lui-même, et il était, à l'époque dont nous parlons, à la cinquième année de ce nouveau bail. Presque tous les boutons en étaient absents, ou seulement suspendus à quelques fils ; les coutures avaient une teinte blanchâtre et cra-

quaient dans une multitude d'endroits; les poches béantes formaient de vastes et sombres cavités au fond desquelles on apercevait quelque vieux bouquins, quelque sale manuscrit, mêlés à des coquilles de noix, à des croûtes de pain, à des pièces de menue monnaie, sans compter un chapelet rustique dont Peritus faisait un fréquent usage, car il avait encore plus de piété que de savoir. Pour en finir avec l'habit du docte et pieux personnage, nous dirons que les manches trop courtes et trop larges laissaient voir un bras et une main d'une maigreur phénoménale, et d'une teinte bistrée dont l'origine était moins que douteuse; une cravate blanche, noircie par l'usage, encadrait un visage ridé, aux joues saillantes, et supportait un

menton proéminent. Des bésicles à monture de cuivre pinçaient un nez mince et crochu, et voilaient, sous leurs verres nuageux, deux petits yeux gris clignotants et fatigués par le labeur des nuits. Si nous passons au reste du costume, nous ajouterons encore que le gilet, la veste comme on disait alors, de la même couleur que l'habit, attestait les nombreux outrages du temps, qui n'avait pas respecté non plus la culotte. Des bas de soie noire à teinte rougeâtre dissimulaient mal, malgré leurs plis nombreux, l'absence complète de mollets, et de larges pieds osseux ballotaient dans d'immenses souliers avachis et éculés, à boucles de fer battu, jadis argenté.

Jamais Hector, qui possédait tous les instincts de l'élégance, n'avait pu obtenir la moindre modification à ce costume, fort pittoresque sans doute pour un peintre de genre, mais très peu *comfortable*, comme on dirait de nos jours.

Quant à l'appartement de Chrysostôme, il nous faudrait, à défaut du pinceau d'Hogarth ou de Rembrandt, la plume de Scott ou de Balzac, pour en donner une idée même imparfaite. Le célèbre Capharnaüm de l'*Antiquaire* du romancier écossais, n'était rien, nous le pensons du moins, auprès de l'antre favori du digne Peritus. Tout ce que l'on peut rêver de plus impossible en fait de désordre se trouvait là réalisé et surpassé. C'était l'amas le plus

inoui, le plus fantastique de mille choses les plus incohérentes : vieux livres, vêtements sordides, instruments de physique et de chimie, armes, curiosités, manuscrits, brimborions sans nom et sans forme d'où s'échappaient au moindre choc des nuages de poussière nauséabonde, composaient un tohu-bohu dont la hotte d'un chiffonnier n'offrirait qu'une incomplète image. Dans cette pièce et au milieu de ce désordre, devant un bureau recouvert d'un maroquin noir, tout taillé de coups de canif, et écrasé sous des piles d'in-folios, trônait Chrysostôme Peritus, la plume à l'oreille et enfoui dans la méditation d'un bouquin quelconque ouvert devant lui.

Hector entra dans cette chambre sans que Peritus s'aperçût de sa présence. Ce que voyant, le marquis lui frappa sur l'épaule. Le savant tressaillit, se retourna, et reconnaissant son élève, il se leva avec vivacité et gaucherie, et lui fit un profond salut.

— Que veut Monsieur le marquis de son très humble serviteur? demanda-t-il.

— Vous apprendre une nouvelle qui vous étonnera fort, mon bon maître, répondit Hector de sa voix la plus caressante, et en posant familièrement la main sur l'épaule du savant.

Peritus s'inclina sans proférer une parole et Hector poursuivit :

— Je suis las de la vie que je mène ici;

je veux voir le monde, la cour, briller sur un autre théâtre; je pars donc pour Versailles, et, comme j'ai grande confiance dans votre zèle et dans vos lumières, je vous emmène avec moi.

Peritus jeta autour de lui un regard désolé.

— Où serons-nous mieux qu'ici? dit-il enfin mélancoliquement après quelques secondes de silence.

Hector sourit à la pensée que Peritus regrettait sa chambre et son mobilier.

— Je tâcherai, répondit-il, que rien ne vous manque dans notre nouvelle résidence.

— Oh! Monsieur le marquis, s'écria le

savant, ce n'est pas à moi que je pense! mais la cour... le monde... M. votre père ne les fréquentait pas.

— Mon père était colonel, il avait une carrière, la croix de Saint-Louis: son ambition était satisfaite; mais moi, moi, mon bon Peritus, il faut que je végète ici; et alors à quoi me servira l'instruction solide et brillante que vous m'avez donnée?

La figure de Peritus s'épanouit sous le souffle de cette délicate flatterie, c'est-à-dire que de très laid qu'il était il devint horrible.

— Il est certain, répondit-il en se redressant avec un naïf orgueil, que monsieur le marquis peut se montrer partout

avec avantage, et qu'il serait vraiment fâcheux d'enfouir dans ce vieux château, des facultés qui peuvent le pousser aux premiers emplois ; ainsi s'il juge convenable de partir pour la *capitale* ou pour la cour, son très humble serviteur Chrysostôme Peritus est prêt à le suivre partout.

— Merci ! merci, mon bon maître, mon digne ami ! s'écria Hector ; mais je n'attendais pas moins de votre affection et de votre dévoûment. Maintenant laissez-moi vous dire que, si vous envisagez avec un certain effroi le changement d'habitudes auquel notre départ donnera nécessairement lieu, je ne négligerai rien pour vous en dédommager. Versailles n'est pas loin de

Paris où vous trouverez la bibliothèque du Roi, et celle, admirable aussi, dit-on, fondée par le cardinal Mazarin...

— Je pourrai donc encore travailler, interrompit le savant avec un sourire radieux.

— Mieux qu'ici, mon bon Peritus ; sans compter que vous serez à même de rencontrer une foule d'hommes célèbres qui seront trop heureux de faire avec vous un échange de lumières.

— Et je ne quitterai pas monsieur le marquis? demanda Peritus avec une certaine inquiétude.

— Ceci dépendra de vous, répondit Hector d'un ton moins résolu.

— Monsieur le marquis sait bien...

—Oui, mon bon Peritus, je sais que rien n'égale votre attachement... mais votre costume, mon vieil ami...

— Mon costume! mon costume! interrompit Peritus avec l'accent d'un profond étonnement, qu'a-t-il donc de si extraordinaire?

— Il est très bien, très convenable pour Cout-Kérieux, mon bon maître; mais pensez-vous qu'à Versailles on ne le trouvera pas un peu trop simple? je m'en rapporte à vous.

— Je ferai ce que monsieur le marquis voudra, repartit Peritus avec résignation.

— Eh bien! on vous apportera demain d'autres vêtements; vous les mettrez pour l'amour de moi, n'est-ce pas, mon ami? Mais soyez tranquille, ils auront toute la gravité qui convient à un homme comme vous, vous pouvez vous en rapporter à moi aveuglément.

— Je mettrai ces habits, monsieur le marquis; mais je pourrai laisser ceux-là ici pour les retrouver quand nous reviendrons; car nous reviendrons quelques fois, j'espère...

— Faites plus que l'espérer Peritus; et laissez ces vieux habits ici si vous le voulez: j'aime à croire que les vers les respecteront.

Peritus ne remarqua pas le sourire qui

accompagna ces dernières paroles d'Hector : il n'était plus préoccupé que de la crainte de n'avoir pas le temps de mettre un peu d'ordre dans ses livres avant son départ.

— Quand quittons-nous le château, Monsieur le marquis? demanda-t-il d'un ton timide.

— Nous partirons après demain, et nous voyagerons à cheval pour faire moins de dépense. Vous monterez la vieille Fanchon, qui est bien douce, comme vous savez? à bientôt, mon bon Peritus ; je vais tout disposer pour le voyage.

L'HOTELLERIE.

II

L'HOTELLERIE.

Hector mit une si grande activité à faire tous ses préparatifs pour une longue absence, que, le jour du départ venu, il n'y eut pas le plus petit obstacle à l'accomplissement de son projet. Il se rendit donc de bonne heure à la salle à manger, où Peritus devait venir le joindre, revêtu de ses habits

neufs. Le marquis, occupé d'une multitude d'affaires sérieuses depuis l'avant-veille, avait oublié ce détail du changement de costume de son gouverneur, de sorte qu'il en eût toute la surprise, ce qui doubla l'hilarité que lui causa la petite scène qu'on va lire.

Quand Peritus entra dans la pièce où le marquis l'attendait, ce dernier était appuyé contre un panneau de boiserie qui séparait deux hautes et larges glaces de Venise. Le vieux savant, chaussé de longues bottes à l'écuyère et tenant un énorme fouet de chasse à la main, s'approcha d'Hector qu'il salua d'abord profondément; puis, inclinant à droite et à gauche la tête vers les deux glaces, il fit deux nou-

veaux saluts aussi profonds que le premier. Hector qui le contemplait avec une vive curiosité, ne put s'empêcher de lui dire :

— A qui diable adressez-vous donc toutes ces révérences, mon bon maître ? Vous exerceriez-vous déjà à faire votre entrée dans les salons de Versailles ?

— A qui ? à qui ? balbutia Peritus, mais à ces deux messieurs qui veulent bien me rendre mes saluts avec toute la courtoisie possible.

Hector fut saisi d'un fou rire, et il lui fallut quelques minutes pour reprendre son sang-froid.

— Mais, dit-il enfin, quand il put prononcer quelques paroles, c'est à vous

même, mon bon Peritus, que vous témoignez tant de déférence et de respect. Ne reconnaissez-vous donc pas votre image, deux fois réfléchie dans ces glaces ?

Peritus joignit les mains, et, quand il vit son geste deux fois répété, il fut convaincu et il s'écria :

— C'est pourtant vrai, mon Dieu, que c'est bien moi ! qui m'aurait dit qu'à mon âge je changerais au point de ne pas me reconnaître moi-même ?

Et il examinait chaque partie de son costume neuf avec une douloureuse stupéfaction.

— Vous êtes très bien comme cela, mon ami, reprit le marquis, et si vous êtes un

peu changé, je vous jure, foi de gentilhomme, que c'est à votre avantage. Ces habits ont vraiment toute la gravité désirable, et je vois avec plaisir que mes ordres ont été ponctuellement suivis. Maintenant que votre identité est bien reconnue, mettons-nous à table, car nous avons une terrible journée à faire pour commencer notre voyage.

Le repas fut triste et silencieux. Hector chercha vainement à l'animer par quelques joyeux propos, sa gaîté ne fut pas communicative parce qu'elle n'était pas de bon aloi. Le marquis touchait il est vrai à l'accomplissement de son premier grand désir, mais une inquiétude vague s'élevait dans son âme au moment de l'exé-

cution, et il se demandait si le parti qu'il allait prendre était bièn sage, et surtout bien conforme aux conseils qu'il avait reçus au lit de mort de son père. Comme cette question se formulait dans son esprit, il leva les yeux, son regard rencontra les visages expressifs de deux ou trois portraits de famille suspendus en face de lui, et il lui sembla que l'expression de leurs physionomies avait une tristesse et une sévérité dont il ne s'était jamais aperçu. Il voulut chasser cette pensée, mais elle se reproduisit sous d'autres formes, et finit par lui causer un profond découragement. Si, dans cet instant, Peritus eut été un autre homme, il aurait deviné le trouble intérieur de son élève, et qui sait si de cette découverte ne serait pas

résulté l'abandon de ce projet de voyage et d'absence. Mais Peritus songeait à la Bibliothèque Royale, aux grands hommes qui le traiteraient en confrère, à ses habits neufs surtout, et il ne vit rien. Alors la mobilité d'Hector reprit le dessus, et, quand on vint lui annoncer que ses chevaux étaient prêts, il salua de nouveau avec transport cet avenir dont le mirage trompeur l'avait séduit.

Quelques vieux serviteurs en larmes, qui l'attendaient au bas du perron pour lui faire leurs adieux, lui causèrent encore un moment d'émotion. Il les embrassa, leur promit de revenir bientôt, les assura de sa constante protection, puis il enfourcha sa monture, salua tout le monde par un

geste affectueux, et suivi de Peritus et de deux valets, il s'engagea sous les ombrages séculaires du parc de Cout-Kérieux.

Après avoir dépassé le mur d'enceinte, il atteignit un petit mamelon au sommet duquel passait la grande route. Arrivé là il se retourna une dernière fois et aperçut, au milieu de la sombre verdure des bois qui l'environnaient, le vieux manoir où il avait vécu jusqu'à ce jour heureux et honoré! deux grosses larmes jaillirent alors de ses paupières et coulèrent lentement sur ses joues, passagèrement pâlies par l'émotion. Au-delà du parc, deux points blancs brillaient parmi les arbustes d'un petit enclos: Hector reconnut le cimetière du village et les deux croix de

marbre blanc qui marquaient les tombes jumelles de son père et de sa mère... Ce fut sa dernière et sa plus cruelle épreuve ! malheureusement pour lui il eut la force de la supporter!... machinalement peut-être son éperon effleura les flancs de son cheval, qui fit un demi-tour et marcha pendant quelques moments à une allure rapide. Quand Hector songea à le ralentir tout avait disparu en arrière, et le jeune gentilhomme ne voyait plus devant lui que la route qui devait le conduire au but qu'il avait rêvé depuis si longtemps .... tout était consommé !

Nous ne suivrons pas jour par jour la marche des voyageurs ; nous résisterons même à vous montrer Peritus, grotesque-

ment juché sur la vieille Fanchon, excitant, sans s'en douter, l'hilarité des passants. Nous aimerions assez nous amuser à ces détails, mais nos lecteurs ne seraient peut-être pas de notre avis, et comme nous les supposons désireux de savoir quelques-uns des évènements qui attendent Hector à la cour, nous nous y transporterons avec eux le plus promptement possible.

Cependant il est un épisode du voyage de notre héros que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'il se rattache au fond même du récit : nous allons donc le raconter.

Un soir, la petite cavalcade, après une journée de marche plus longue que de

coutume, arriva à la porte d'une hôtellerie isolée. Bêtes et gens étaient exténués de fatigue et mourants de faim. Hector qui avait conservé un peu plus de vigueur que ses compagnons, sauta à bas de son cheval, jeta la bride à l'un de ses valets et entra dans la maison.

Il n'eut pas fait quatre pas dans une espèce de corridor conduisant à la cuisine de l'auberge, que son odorat fut agréablement chatouillé par un fumet de viandes à la broche. Il poussa une porte, et les premiers objets qui frappèrent ses regards furent un grand feu, une grosse femme et quatre dindons embrochés les uns au-dessus des autres.

Le feu pétillait, la grosse femme ruisse-

lait, les quatre dindons tournaient avec une majestueuse lenteur en s'arrosant réciproquement ; l'ensemble de ce tableau devait être ravissant pour un homme qui avait faim.

— A souper ! à souper madame l'hôtesse ! je retiens deux de ces quatre dindons pour moi et mes gens, s'écria Hector.

L'hôtesse s'essuya le front et les joues avec son tablier de cuisine, peut-être dans l'espoir de calmer l'appétit du marquis qu'elle regarda d'un air consterné.

— Hélas ! mon bon seigneur, lui dit-elle enfin, je ne puis disposer de rien ! tout est retenu par un gentilhomme qui est arrivé ici il y a deux heures.

— Un gentilhomme ! il a donc une suite bien nombreuse avec lui ?

— Deux domestiques, pas davantage.

— Quatre dindons pour trois personnes ! et je mourrais de faim pendant ce temps-là ! nous verrons, nous verrons, madame l'hôtesse ! dites provisoirement à ce gentilhomme qu'un voyageur demande à partager fraternellement avec lui ce qu'il y a de vivres dans cette maison. Tenez je paye d'avance, ajouta Hector.

Et il glissa deux pièces d'or dans la main de l'hôtesse qui sortit après avoir fait une magnifique révérence.

Quelques minutes après elle rentra, la figure toute effarée, en disant :

— Ce seigueur ne veut pas consentir à partager... faut-il rendre à Monsieur ce que Monsieur vient de me donner?

— Non, ma brave femme! mille fois non ! s'écria Hector, car je vous jure par les cendres de mes aïeux que je mangerai ma part de ce festin, quand je devrais, mordieu, la découper avec mon épée! Retournez vers ce gentilhomme si peu obligeant, et dites-lui qu'on le demande ici....

— Mais, mon bon seigneur, il m'a déjà très mal reçue la première fois, et je ne sais si je dois...

— Allez toujours; je réponds de tout, reprit Hector qui déjà ne doutait plus de rien.

Chrysostôme Peritus était entré pendant ce colloque, et par hasard il l'avait entendu, grâce à la faim et à la fatigue qui l'arrachaient à sa distraction habituelle.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Hector, soyez moins impétueux dans vos désirs! s'écria le bon précepteur. Qu'allez-vous faire? vous attirer une querelle, une affaire d'honneur pour deux malheureux dindons! Ah! funeste voyage! mais si vous vous battez, vous serez tué comme un poulet, mon pauvre enfant! Est-ce donc pour cela, *bone Deus!* que je vous ai élevé, instruit? que grâce à moi vous lisez aussi couramment dans Virgile et dans Homère que dans votre livre d'Heures? Ah! monsieur Hector, nous ne souperons pas s'il le

faut, mais au nom du ciel et pour l'amour de votre vieux gouverneur, ne cherchez pas querelle à ce mangeur de dindons...

— Tranquillisez-vous, mon bon Peritus, nous souperons et je ne serai pas tué, interrompit froidement Hector : il ne s'agit que d'une explication amicale à avoir.

En ce moment le gentilhomme parut sur le seuil de la cuisine de l'auberge, où Peritus était venu rejoindre Hector.

C'était un beau cavalier de trente ans à peu près, ayant la mine hautaine et le regard parfaitement dédaigneux et provoquant. Il était mis de la façon la plus élégante, et ses manières avaient une insolence tout à fait distinguée.

— Qui donc veut me parler ici? demanda-t-il en jetant sur Hector et sur Peritus un coup-d'œil d'une rare impertinence.

— Moi, répondit Hector en prenant une attitude ferme et digne qui contrastait avec la pose quelque peu méprisante de son interlocuteur.

— Vous, Monsieur? et qui êtes-vous, je vous prie?

— Le marquis Hector de Cout-Kérieux.

L'inconnu s'inclina et dit :

— Et moi, Monsieur, je suis le vicomte Ferdinand de Langeac.

Hector s'inclina à son tour.

— Je vous prierai maintenant, monsieur le marquis, poursuivit poliment le vicomte, de vouloir bien m'apprendre ce que je puis faire pour vous être agréable.

— Consentir à me céder la moitié de votre souper : il me semble que c'est là une de ces choses qu'on ne se refuse guère entre gentilshommes.

— Mon Dieu ce serait avec le plus grand plaisir, dit Langeac avec une certaine bonhomie ; mais tout à l'heure on est venu me demander la même chose, j'ai dit non, et je me suis fait la loi de ne jamais revenir sur une détermination prise et exprimée. Vous voudrez bien m'excuser, j'espère.

Le rouge monta au visage d'Hector qui

fut au moment d'éclater; mais il jeta un coup-d'œil sur Peritus, dont la figure était bouleversée, et il se contint.

— Je crois, Monsieur, dit-il en s'efforçant de parler avec calme, qu'il est des circonstances où les caractères les plus forts peuvent sans inconvénient se départir de leur fermeté, et celle où nous nous trouvons en est une, ce me semble.

— J'en juge autrement, Monsieur le marquis.

— Libre à vous, Monsieur le vicomte; mais vous me permettrez de vous dire que cette façon tyrannique d'acaparer tous les vivres d'une hôtellerie est indigne d'un gentilhomme.

— Monsieur le marquis, vous me rendrez raison de cette insulte ! s'écria Langeac en allant prendre son épée, qu'il avait déposée, en arrivant, dans un des coins de la cuisine.

— C'est justement ce que j'allais vous offrir, Monsieur le vicomte, répondit Hector en dégaînant froidement la sienne, qui était toujours à son côté.

C'étaient de singulières et folles, mais de nobles et vaillantes mœurs que celles de ce temps, où l'on ferraillait à propos de tout et quelquefois à propos de rien.

Les épées s'engagèrent. Hector, nous l'avons dit, était d'une force tout à fait remarquable, grâce aux leçons du défunt

marquis; au bout de quelques passes, il désarma son adversaire.

— Eh bien ! Monsieur le vicomte, partagerons-nous? demanda-t-il à Langeac en lui rendant courtoisement son épée.

— Je vous dirai cela tout à l'heure, répondit le vicomte en se remettant en garde.

Le combat recommença, et cette fois Hector fut désarmé à son tour.

Son adversaire lui tendit la main, en lui disant avec une franchise qui avait quelque chose de chevaleresque :

— Nous partagerons, et, si vous le voulez, nous serons amis, monsieur de Cout-Ké-

rieux, car vous êtes un brave et noble jeune homme.

— J'accepte tout de grand cœur ! répondit Hector en secouant cordialement la main qu'on lui tendait.

— Eh bien ! mettons-nous à table ! s'écria le vicomte avec le plus aimable abandon. Monsieur est votre ami, ajouta-t-il en montrant le pauvre Chrysostôme, qui avait contemplé cette scène avec une muette horreur, que la réconciliation des deux adversaires n'avait pas encore calmée.

— C'est mieux que cela, vicomte, repartit chaleureusement le marquis : c'est le seul être qui m'aime au monde ; c'est aussi celui que je chéris le plus.

Et il présenta régulièrement Peritus à Langeac, qui eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater de rire à l'aspect de la figure hétéroclite du vieux précepteur.

Quand l'hôtesse avait vu les épées rengaînées, elle s'était empressée de tirer les dindons de la broche et de les porter dans une salle voisine, où le couvert était tout dressé.

Un repas commencé sous de tels auspices ne pouvait être que très gai. Les deux gentilshommes furent bientôt en confiance, et à la seconde bouteille, Hector raconta au vicomte de Langeac ses désirs, ses projets et ses espérances.

— Tout cela me semble fort sage, répondit le vicomte; mais vous devez vous attendre à quelques difficultés, en votre qualité de nouveau venu de la province.

— Elles ne m'effrayeront pas, repartit résolument mais sans jactance le marquis.

— C'est parce que je le crois que je vous le dis. Par exemple, si vous voulez faire votre chemin à la Cour, il ne faut pas être trop prompt à tirer l'épée.

— Je croyais, au contraire...

— Détrompez-vous, marquis, interrompit Langeac. Ecoutez, puisque le hasard nous a réunis, continua-t-il, il faut au moins que ce hasard vous serve à quelque chose. J'ai acquis de l'expérience, un peu

à mes dépens, comme cela arrive toujours : eh bien ! cette expérience, je veux que vous en profitiez.

Hector prit une attitude grave, et le vicomte ajouta aussitôt :

— Ce sera d'abord une excellente leçon que de vous apprendre la cause de notre rencontre dans cet endroit perdu : je suis attaché à la Cour, où j'ai joui pendant quelque temps d'une assez grande faveur.

L'attention d'Hector redoubla.

— Mais j'ai le malheur d'être querelleur et d'aimer à me battre, vous avez pu vous en convaincre, il n'y a qu'un moment. A Versailles et à Paris, j'ai eu quelques duels assez malheureux pour mes adversaires,

ce qui a déplu au roi et *à Messieurs du point d'honneur*, vieilles bonnes gens qui ont tous oublié qu'ils ont été jeunes. On m'a plusieurs fois averti que j'abusais de la permission qu'a tout gentilhomme de tuer son semblable; on m'a conseillé d'être plus sage, et quand on a vu que je ne faisais pas plus de compte des avertissements que des conseils, on a fini par m'exiler dans une de mes terres. J'y passais le temps assez joyeusement à boire et à chasser; mais je suis marié depuis peu et très amoureux de ma femme qui, attachée à la maison de madame la Dauphine, n'a pu me suivre dans mon exil. Elle est jeune, jolie, un peu coquette, la cour de S. M. Louis XV est un séjour périlleux, et, ma foi, je prends le parti de revenir incognito. Nul ne saura

que je suis là-bas, excepté ma femme, et encore, avant de lui apprendre mon retour, me donnerai-je le plaisir de m'assurer de sa manière d'agir à mon égard pendant mon absence. Toute cette comédie ne sera pas longue, puisque mon exil finit en réalité dans quelques semaines ; mais, tout en me cachant, je pourrai peut-être vous aider de mon expérience, et vous guider sur ce terrain brûlant, où vous allez poser le pied pour la première fois : cela vous convient-il ?

— On ne saurait davantage, et je bénis le ciel de notre rencontre, répondit Hector avec gratitude.

— Nous continuerons donc notre route ensemble, poursuivit Langeac ; nous pas-

serons quelques jours à Paris où vous échangerez ce costume de province contre les modes du jour, et ensuite nous partirons pour Versailles : je présume que vous y avez quelqu'un pour vous présenter, car moi, je ne pourrais le faire tant que je serai obligé de me tenir à l'écart.

— J'ai un vieil oncle maternel, le commandeur de Cardillac, qui occupe un poste élevé dans la vénerie du roi, dit Hector.

— J'ai l'honneur de le connaître, et vous serez en bonnes mains, si toutefois il veut s'occuper sérieusement de vous, car l'excellent commandeur, comme tous les vieux courtisans et même comme beaucoup de jeunes, est très égoïste ; mais, sans compliment, vous flatterez sa vanité,

et alors je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous produire dans le monde et à la cour, où il jouit d'une grande considération. Aimez-vous le jeu ?

— Je n'en sais rien, répondit naïvement Hector.

— Tâchez de conserver cette heureuse ignorance, mon cher marquis, et bornez-vous à la galanterie ; c'est beaucoup plus agréable et bien moins cher.

— Est-il donc nécessaire de... de... se hasarda à dire Peritus qui n'avait pas encore prononcé une parole, bien que, contre son habitude, il n'eut pas perdu un seul mot de la conversation que nous venons de rapporter.

— Ce n'est pas seulement nécessaire, c'est indispensable, répliqua Langeac du ton le plus sérieux. Il n'y a que deux manières de faire son chemin à la cour : le jeu et les femmes.

Peritus pâlit, et Hector sentit dans tout son être des tressaillements inconnus : ses passions venaient de recevoir le choc qu'elles attendaient pour s'éveiller.

— Allons nous coucher maintenant, dit Langeac en se levant de table, et demain mettons-nous en route dès le point du jour.

Le surlendemain les deux gentilshommes virent sur le soir les brumes de la Seine au milieu desquelles se dessinaient vaguement

les Tours de Notre-Dame et la masse imposante des Tuileries.

Quelques heures après ils arrivèrent, et descendirent dans une des grandes maisons garnies du quartier Saint-Honoré. Hector et Langeac étaient déjà liés comme s'ils avaient passé leur vie ensemble.

LE MASQUE NOIR

III

LE MASQUE NOIR.

Après moins d'une semaine de séjour à Paris, Hector, grâce aux soins de M. de Langeac, n'était plus reconnaissable. La métamorphose était aussi complète que l'est celle de l'immobile et hideuse chrysalide devenue tout à coup le léger et brillant papillon.

Avec le costume élégant de la cour, Hector avait pris comme par enchantement les manières élégantes et aisées des courtisans, et à le voir au bout de deux ou trois jours, on eût dit qu'il avait passé sa vie à glisser sur les parquets de Versailles, une main sur le pommeau de son épée, l'autre dans la ceinture de sa culotte de petit velours gros bleu.

Tout le charmait à Paris, depuis l'Opéra jusqu'au Palais-Royal; mais il ne s'étonnait de rien, parce que son imagination lui avait à peu près tout révélé.

Quant à Peritus, il était comme enivré de tout ce qu'il voyait et entendait : les splendeurs de la Bibliothèque Royale surtout lui causaient des ébahissements extraordinai-

res, et, quand il entrait dans ces vastes salles, remplies depuis le plancher jusqu'au plafond de livres rares et de manuscrits précieux, il lui fallait toujours un quart-d'heure pour en arriver à se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Sa satisfaction était telle, que le pauvre homme ne s'apercevait pas qu'il ne voyait presque plus son élève, et qu'il ne s'inquiétait plus de ce que pouvait devenir le précieux rejeton des Cout-Kérieux.

Il va sans dire que le marquis et le vicomte ne se quittaient plus, et ils faisaient de si bonnes parties ensemble, que le projet d'établissement à Versailles était chaque soir ajourné au surlendemain.

— Il serait ridicule, disait Hector à Fer-

dinand, de me montrer à la cour avant d'être parfaitement initié à la vie du gentilhomme d'aujourd'hui. Je pourrais y faire quelque gaucherie dont je serais inconsolable.

— Si vous n'êtes plus retenu que par cette considération, mon cher marquis, répondait Langeac, vous pouvez vous lancer dès demain : je regarde votre *initiation* comme aussi complète que possible.

— Sauf un point essentiel.

— Et lequel, s'il vous plaît ? n'avons-nous pas....

— Nous n'avons pas encore joué, interrompit Hector avec une vivacité sombre ; et vous m'avez dit lors de notre première

rencontre qu'on ne pouvait s'avancer à la cour que par les femmes ou par le jeu.

— C'est vrai, mais je croyais que nous étions tombés d'accord que nous n'userions que d'un seul de ces moyens.

— Je voudrais aussi essayer de l'autre, ne fût-ce que pour les comparer. D'ailleurs, mieux vaut avoir deux cordes à son arc qu'une seule, comme dit Peritus, quand il met à la fois sur son assiette une tranche de bœuf et une aile de volaille.

— Eh bien ! nous jouerons donc, puisque cela vous sourit : si vous allez trop loin je serai là pour vous retenir.

Le soir même Langeac présenta Hector dans une maison d'une honnêteté quelque

peu douteuse, où l'on jouait des sommes folles au lansquenet et au pharaon. La société y était nombreuse et mêlée : elle offrait un assez curieux assemblage de chevaliers de Malte équivoques, et de marquises problématiques.

Hector, nous le savons, avait la conception prompte. Après quelques minutes d'attention, il connaissait la marche du pharaon et du lansquenet, et il se dit qu'il pouvait risquer sur le tapis vert quelques pièces d'or, qui brûlaient ses doigts enfoncés dans la poche de sa veste de satin blanc pailleté.

Langeac, qui l'observait, fut enchanté de sa bonne tenue et de son calme : il se

dit : « *Voilà un garçon qui ira loin, si rien ne l'arrête en route.* »

Un joueur en s'en allant laissa une place vide autour de la table ; Hector s'en empara, et, pour constater ses droits à cette espèce de prise de possession, il engagea deux louis avec l'aplomb d'un hanteur de brelans consommé.

Il gagna ; ce qui lui faisait quatre louis, qu'il rejoua aussitôt : la chance était pour lui, il gagna encore.

Alors il tripla, quadrupla, quintupla sa mise sans pouvoir lasser la fortune, ce à quoi, du reste, il ne tenait pas le moins du monde. Bientôt il eut des sommes considérables devant lui, et toutes les marqui-

ses fantastiques qui se trouvaient là, l'assaillirent de leurs œillades et le favorisèrent de leurs sourires.

Langeac, émerveillé de ce bonheur, pria Hector de jouer pour lui. Il le fit, et la chance lui resta constamment favorable. L'or s'entassait, le gain était énorme, les autres joueurs avaient l'air consterné. Aucun d'eux ne s'était jamais vu dans une veine de gain aussi soutenue.

En apparence, Hector était impassible; mais on eut bientôt la preuve que ce sang-froid n'était qu'apparent, car tout-à-coup l'heureux joueur pâlit, sa tête s'inclina de côté, et, sans le vicomte qui se précipita pour le soutenir, il serait tombé à la renverse sur le dossier de son fauteuil.

Mais, tout en cédant à cet évanouissement, Hector avait étendu les mains comme pour couvrir son or. Elle était désormais indomptable, cette passion que la marquise de Cout-Kérieux n'avait pas su entrevoir dans l'âme encore engourdie de son enfant.

De retour chez lui, le jeune marquis répandit sur son lit tout l'or qu'il avait gagné. Il y baignait ses mains avec une sorte de délire, des exclamations entrecoupées sortaient de sa bouche, une joie surnaturelle, satanique, faisait étinceler son regard. Peritus était étonné de voir toutes ces richesses et toute cette folie.

Pendant plusieurs jours, Hector continua d'avoir le même effrayant bonheur.

Soit qu'il remuât des cartes ou qu'il secouât des dés, la chance lui était également favorable. Langeac, qui avait peur de la voir tourner, pressait le jeune marquis de partir pour Versailles, où, disait-il, sa bonne fortune trouverait un théâtre plus digne de lui; Hector imaginait toujours des prétextes pour reculer le moment du départ.

— Si nous attendons encore, dit enfin le vicomte, la cour partira pour Fontainebleau, et Dieu sait quand vous pourrez être présenté.

— Eh bien! demain! dit Hector. Je vous donne ma parole de gentilhomme que je ne changerai plus d'avis.

Le lendemain, Hector s'exécuta de

bonne grâce, et les deux amis arrivèrent à Versailles.

Le vicomte de Langeac alla s'établir dans un cabaret obscur de la vieille ville; Hector prit un logement dans le beau quartier, et il s'y installa avec Peritus et ses deux laquais.

Puis il alla se présenter chez le commandeur de Cardillac, qui le reçut fort bien et lui promit de s'adresser le jour même au premier gentilhomme de la chambre pour sa présentation à Sa Majesté.

Le lendemain, M. de Cardillac envoya un de ses gens chez son jeune parent, pour lui faire savoir que le roi avait dit qu'il serait charmé d'admettre, le jeudi suivant, à

l'honneur de lui faire sa cour, le jeune marquis de Cout-Kérieux. Sa Majesté avait ajouté gracieusement qu'elle se souvenait encore de la belle conduite du défunt marquis à la bataille de Fontenoy.

Le jeudi suivant, et on était au vendredi; c'était donc une semaine presqu'entière qui restait à Hector pour admirer à son aise les splendeurs de Versailles, ou retourner jouer à Paris.

Il alla en compagnie de Peritus consulter Langeac, qui lui tint ce petit discours :

— Tout vous a réussi, jusqu'à présent, mon cher marquis, il est donc sage de penser que vous ne tarderez pas à voir le revers de la médaille. Avec l'or que

vous avez gagné, vous pourrez faire une brillante figure à la cour et vous y pousser beaucoup plus vite. Laissez un peu reposer le jeu et essayez de l'amour. Si vous êtes malheureux de ce côté, vous reviendrez aux cartes pour vous consoler. Ceci n'est pas de la morale bien sévère, ce me semble. Qu'en pensez-vous, monsieur Peritus?

— Admirablement écrit, monsieur le vicomte, répondit Peritus, qui avait pris sur une table un nouveau volume de Buffon.

Hector sourit de la distraction du vieux précepteur, et il convint que rien n'était plus sage que les conseils du vicomte; puis, pour être conséquent, il rendit la li-

berté à Peritus, et il annonça à son ami qu'il le quittait pour visiter le parc dans les plus grands et dans les plus petits détails.

Quelques minutes après, il errait sous les beaux ombrages de la magnifique allée qui longe sur la gauche le bassin du char embourbé. Il réfléchissait à tout ce qui lui était déjà arrivé depuis qu'il avait quitté la Bretagne, et surtout à ce qui pouvait lui arriver encore, car le marquis était de ces hommes dans l'âme desquels le souvenir tient moins de place que l'espérance.

Tout-à-coup il fut arraché à ses méditations par le frôlement d'une robe de soie et un chuchottement de voix féminines.

Il se retourna avec une vivacité qui annonçait plus de curiosité que de savoir-vivre et aperçut, à quelques pas derrière lui, deux femmes, jeunes, charmantes, vêtues avec une élégante simplicité, et ayant tout l'air d'appartenir au meilleur monde de la cour, car elles semblaient être dans le parc de Versailles comme chez elles.

Hector les salua profondément, bien qu'il n'eût pas l'honneur de les connaître, et les deux jeunes femmes, qui avaient déjà souri de la pétulance d'enfant avec laquelle Hector s'était retourné pour les voir, sourirent encore de son salut, car elles avaient compris que ce manque d'usage avait pour origine un trouble très flatteur pour elles.

D'abord, le marquis prit la résolution

de régler sa promenade de manière à ne plus rencontrer ces personnes, qui avaient paru se moquer de lui. Il prit donc une direction opposée à celle qu'il avait suivie jusqu'alors ; mais peu à peu il ralentit son pas, il s'arrêta, se retourna, bref, voyant les deux femmes s'engager dans une allée sur leur gauche, il manœuvra de façon à se croiser avec elles et par conséquent à les voir en face. Il y réussit, et tout en s'assurant qu'elles étaient toutes deux charmantes, il remarqua particulièrement la beauté de l'une d'elles. Cette dernière était grande, svelte, blonde avec des yeux bleus, son pied et sa main étaient d'une petitesse adorable, avantages aristocratiques s'il en fut.

Quatre fois, dans une promenade d'une heure, les savantes manœuvres d'Hector le mirent, sans trop d'affectation et d'inconvenance, sur le chemin des deux belles promeneuses : un témoin désintéressé de cette petite chasse eût pu facilement supposer que si la poursuite était vive d'un côté, le désir d'échapper n'était pas très grand de l'autre.

Cependant, à une cinquième rencontre, Hector crut remarquer une expression de mécontentement sur le visage de la plus jolie des deux inconnues, et, concluant de là qu'on le trouvait indiscret, il se résigna à abandonner le champ de bataille, et alla s'asseoir à l'écart sur un banc, où il se mit à rêver à la belle blonde.

Il en rêva tout le jour, il en rêva toute la nuit, et le lendemain courut parler de son aventure (le mot était un peu ambitieux) à son ami le vicomte de Langeac.

— Faites une conquête, mon ami! s'écria Langeac; rien ne vous mettra mieux en cour, croyez-moi.

— Mais elle a eu l'air de me trouver fort ridicule.

— Bravo!

— Comment, bravo!

— Sans doute; l'essentiel était qu'elle fît attention à vous; mais si elle eût eu l'air de vous trouver, dès le premier abord, charmant, cela me serait fort suspect.

Elle vous a ri au nez, mon cher ; c'est une femme de la cour à laquelle vous ne déplaisez pas.

— Vous avez une manière d'envisager les choses…

—Qui est la vraie, interrompit vivement Langeac. Vous comprenez, mon ami, que quand cette femme, qui a commencé par se moquer de vous et qui vous prend peut-être pour un gauche provincial, vous rencontrera dans la grande galerie de Versailles, les jours de réception, elle sera un peu confuse de sa méprise. Alors vous vous ferez présenter juste au moment où votre vue l'aura fait rougir, vous lui direz quelques paroles très vives, elle voudra réparer ses torts, et quand les femmes se

mettent à réparer, cela va un train, un train...

— Vous n'y allez pas doucement, vous-même, interrompit à son tour Hector.

— Il y a cent à parier contre un, que les choses se passeront ainsi : enfin vous me le direz, n'est-ce pas? Je tiens beaucoup à connaître la fin de l'histoire.

Ce jour-là, à la même heure que la veille, Hector retourna dans le parc. Le cœur lui battait de crainte et d'espoir; bientôt il lui battit d'émotion, car à l'extrémité d'une longue allée, il vit de loin venir deux femmes, qu'il reconnut bien vite pour les charmantes promeneuses, dont il avait entretenu Langeac.

Hector s'était dit qu'il leur parlerait, résolution un peu téméraire, puisqu'il n'est guère d'usage d'accoster des femmes que l'on ne connaît pas.

Néanmoins il se tint prêt à tout hasard, car le hasard était son Dieu depuis qu'il avait gagné au lansquenet et au pharaon. Donc, Hector jeta son chapeau sous son bras gauche, d'une façon tout-à-fait galante, puis il répandit quelques grains de tabac d'Espagne sur son jabot de dentelles, et ayant passé négligemment sa main droite entre sa veste et son habit, il se mit à marcher lentement, les yeux tantôt fixés sur le feuillage des plus grands arbres, tantôt errant sur le gazon des pelouses ou le sable des allées, mais toujours avec un

air distrait et rêveur du meilleur effet; toutefois, plus les belles promeneuses approchaient, et plus Hector sentait son attitude cavalière se transformer en contenance gauche et embarrassée. Son cœur battait violemment, les phrases qu'il avait préparées se disloquaient dans sa mémoire, de manière à ne plus présenter un sens intelligible; il était rouge comme un écolier qui vient de voler des pommes; bref, il se faisait pitié à lui-même. Pour l'achever, les deux femmes l'ayant croisé, Hector leur fit un salut qui sentait Cout-Kérieux incontestablement plus que Versailles, et le sourire moqueur de la veille vint lui donner le coup de grâce. Alors le pauvre garçon s'accabla de malédictions véhémentes et de reproches sanglants; il

se dit qu'il serait plus brave à la première occasion, et qu'après tout ce n'était pas chose si difficile que de dire à une femme : *Madame, vous êtes charmante!* — L'occasion se présenta une seconde fois, elle se représenta même une troisième, — Hector ne se sentit pas plus de courage, et il allait abandonner la place quand un évènement inattendu lui vint en aide.

Un palfrenier de la grande écurie promenait dans le parc deux magnifiques chevaux que le roi d'Angleterre avait récemment envoyés au roi de France. Celui qui était en main s'effraya du passage d'une bête fauve, et faisant un violent écart, il cassa le bridon qui le retenait. Se sentant libre, il commença par gambader

sans changer de place, comme s'il essayait ses forces, puis il s'élança avec la rapidité de l'éclair, revint biéntôt sur ses pas avec la même vitesse, rua, se cabra, fit des bonds furieux à droite et à gauche, et devint bientôt l'effroi des quelques personnes qui se trouvaient là. Les deux jeunes femmes ne furent pas les dernières à s'alarmer, et la plus jolie, celle qu'aimait Hector, quitta le bras de sa compagne et se mit à fuir; mais son émotion paralysant ses forces, elle ne fit que quelques pas, et elle se laissa tomber sur un banc où elle s'évanouit.

Hector n'avait pas attendu ce temps pour se mettre à la poursuite du fougueux animal. Léger, intrépide, vigoureux, il

était parvenu à le saisir, et il le reconduisait au palfrenier, lorsqu'il aperçut la jeune femme évanouie, et son amie qui lui prodiguait les soins qu'on donne en pareil cas.

L'occasion était trop bonne pour la laisser échapper. Hector ayant rendu un premier service, se croyait tout-à-fait en droit d'en offrir un second, c'est ce qu'il fit à l'instant même.

La jeune femme rouvrit les yeux, sourit légèrement à son amie penchée sur elle, et adressa à Hector son remercîment dans un regard rempli de douceur et de reconnaissance.

Puis elle voulut se mettre debout, mais

ses jambes fléchirent, et elle retomba sur le banc.

— Si Madame veut le permettre, dit Hector d'une voix frémissante d'émotion, je puis la porter jusqu'à sa voiture qui l'attend sans doute à une des issues du parc.

— Merci, Monsieur, dit la jeune femme d'une voix harmonieuse qui fit tressaillir Hector; j'espère que je pourrai marcher tout-à-l'heure et cela me fera du bien; je me sens déjà beaucoup mieux.

— Je puis du moins avertir vos gens.

— C'est inutile; mais de grâce, Monsieur, dites-nous à qui nous sommes redevables de tant de bonne grâce.

Hector se nomma.

— Nous ne vous avons pas encore vu à la cour, n'est-ce pas, monsieur le marquis? demanda l'autre jeune femme.

— Mon oncle, le commandeur de Cardillac, doit me présenter jeudi prochain. Je suis depuis très peu de temps à Versailles.

— Vous êtes neveu du commandeur Cardillac? dit la jeune femme blonde : je le connais beaucoup et je le vois presque tous les jours chez moi.

Hector fut ravi de cette découverte, dont il se promit bien de profiter.

— Puisqu'il en est ainsi, continua la

jeune femme en riant, vous danserez avec moi le premier menuet du premier bal de la cour où nous nous rencontrerons.

Hector s'inclina avec le plus hypocrite respect, puis il courut à toutes jambes au logis de Langeac pour le mettre au fait de cette seconde phase de *son aventure :* pour cette fois l'expression n'était pas exagérée.

Le vicomte l'écouta attentivement.

— Maintenant, dit-il, si vous savez conduire votre barque, mon cher marquis, dans huit jours vous aurez un rendez-vous.

— Vous croyez !

— J'en suis sûr, et même je mets les choses au pis. A la cour de S. M. Louis XV ces sortes d'affaires vont très vite.

— Pour vous, peut-être, qui êtes un roué ; mais pour moi...

— Vous, on vous traitera mieux encore, si c'est possible. On ne voudra pas vous décourager pour votre début.

— Mais enfin, si j'étais tombé sur une femme très vertueuse, très attachée à ses devoirs...

— Je ne connais guère que la mienne qui soit dans ce cas, interrompit Langeac.

— Très amoureuse de son mari, ajouta Hector.

— Vous auriez alors une excellente chance de plus.

— Qu'entendez-vous par ces paroles ?

— Ce serait trop long à vous expliquer, au lieu que la pratique vous mettra au fait très promptement.

— Ainsi, vous m'encouragez à persévérer.

— Certainement, et je réponds des résultats.

— Eh bien ! j'essaierai.

Chaque après-midi, quand le temps le permettait, Hector se rendait dans le parc, il y trouvait son inconnue et causait longtemps avec elle.

— Comment vous appelez-vous donc, Madame? se hasarda-t-il à lui demander un jour.

— Vous le saurez plus tard.

— Pourquoi pas dès à présent?

— C'est un caprice, mais je vous crois trop galant pour ne pas le respecter.

— Eh bien! j'attendrai, dit Hector avec un soupir.

Comme on vient de le voir par ce lambeau de conversation, le mot d'amour n'était jamais prononcé entre le marquis et la belle inconnue, et cependant tous deux savaient bien qu'ils s'aimaient et que viendrait le jour où ils pourraient se le dire.

Enfin, ce fameux jeudi où Hector devait paraître à la cour, et par conséquent savoir le nom de celle qu'il adorait, ce fameux jeudi arriva. Le soir, après la réception, il devait y avoir bal et même bal masqué dans les grands appartements.

« Après le bal, pensait Hector, on soupera, elle ôtera son masque, et mon oncle le commandeur me dira qui elle est. »

Comme il caressait ce doux rêve, un de ses gens lui remit un billet qu'avait apporté, dit cet homme, un laquais sans livrée, ce qu'on appelait alors un *grison*.

Voici ce que contenait ce billet, dont l'écriture était évidemment déguisée.

« Ce soir, à onze heures, si le temps reste

aussi beau, je vous attendrai dans le bosquet d'Apollon, près de la statue de l'Amour. Je serai déguisée en bergère et mon masque sera noir. — N'oubliez pas notre menuet. »

L'ABIME.

IV

L'ABIME.

— A merveille! à merveille, mon cher Hector! s'écria le vicomte de Langeac quand son ami lui montra le billet de la belle inconnue, maintenant n'allez pas faire de gaucheries, je vous en conjure! au surplus je serai près de vous ce soir, et si je vous vois prendre une fausse route,

je vous remettrai dans le bon chemin. Il ne saurait me convenir qu'un gentilhomme qui m'a honoré de son amitié soit dupe d'une coquette.

— Quoi ! vous supposeriez...

— Je ne suppose rien, interrompit Langeac, mais il est bon de se préparer à tout, et quoique les coquettes soient rares par le temps qui court, il ne serait pas absolument impossible... enfin convenez qu'il y aurait, pour votre belle inconnue, matière à rire de vous si vous alliez l'attendre dans le bosquet d'Apollon pendant qu'elle jouerait de la prunelle avec un autre dans le bal.

— Pourquoi me tromperait-elle ? je ne suis pas encore son amant en titre.

— Ceci ne laisse pas que d'être assez profond, répondit le vicomte : cependant, mon cher Hector, vous me permettrez de vous déclarer que la première partie de votre question ne me semble pas avoir le sens commun : il ne faut jamais dire d'une femme, quelle qu'elle soit : *pourquoi me tromperait-elle.*

— Et la raison de cela ? demanda Hector d'un ton qui trahissait une certaine inquiétude.

— Est la plus simple du monde : on trompe sans nécessité afin de tromper plus adroitement quand il est indispensable de le faire... au reste, mon cher marquis, ceci n'est qu'une supposition, et je crois votre inconnue de très bonne foi ; ce qu'elle fait

est d'une grande hardiesse, il faut en convenir, mais l'inexpérience a souvent de ces témérités-là : c'est peut-être une femme à sa première aventure.

— Plût à Dieu ! dit Hector entre ses dents.

— J'aimerais mieux le contraire pour vous; mais je vous le répète, je serai en cas de besoin à portée de venir au secours de vos deux innocences.

— Vous serez là ! expliquez-moi comment : puisque votre exil n'est pas fini vous ne pouvez pas vous montrer à la cour, repartit Hector.

— C'est vrai ; mais quoique nous soyons

en plein été, le bal de ce soir est masqué pour tous ceux qui le veulent.

— Comment entrerez-vous ?

— Très facilement : les huissiers chargés de reconnaître à la porte les personnes de la cour, ignorent si mon exil est ou n'est pas fini ; puis si mon escapade fait assez de bruit pour arriver jusqu'aux oreilles du Roi, madame la dauphine qui aime beaucoup la vicomtesse de Langeac, ma femme, demandera ma grâce, ainsi je me risque ! C'est une bonne folie à faire, je la ferai... et puis comptez-vous pour rien le plaisir de reconnaître et peut-être d'intriguer ma femme ? A propos : quel costume comptez-vous porter ?

— Celui de Lekain dans Orosmane.

— L'idée est assez originale ; se déguiser en jaloux pour aller à un premier rendez-vous, c'est dire à celle qui le donne : si *vous me trompez, vous savez ce qui vous attend.* Marquis, vous tournerez toutes les têtes avant un mois.

— Pour le moment je n'en veux tourner qu'une.

— Eh bien ! dit Langeac, je prendrai un costume tout pareil au vôtre.

— Moi je n'aurai pas de masque, répondit Hector.

— Et moi j'en aurai un par nécessité de position; ce sera charmant! A ce soir donc. Comment nous retrouverons-nous ?

— J'irai vous prendre. Ma présentation a lieu à huit heures; je reviendrai chez moi à neuf pour m'habiller en turc, et à dix je puis être chez vous.

— C'est entendu : vous me trouverez prêt.

— A revoir, mon cher vicomte.

—A revoir mon cher marquis. N'oubliez pas mes recommandations, brusquez l'aventure.

Tout se passa comme il avait été convenu. A huit heures précises, Hector, conduit par le commandeur de Cardillac, fut présenté au Roi qui lui fit l'accueil le plus gracieux; à neuf heures il rentrait chez lui; quarante-cinq minutes après sa voi-

ture s'arrêtait à la porte du petit logis du vicomte de Langeac.

Ainsi que celui-ci l'avait prévu il entra sans difficulté dans la galerie où se donnait le bal, alors les deux amis se séparèrent en se promettant de se retrouver à la sortie du bosquet d'Apollon.

La fête fut d'une magnificence sans pareille.

Qui ne connaît la splendide galerie de Versailles, cette galerie qu'aimait Louis XIV, et qui semble faite exprès pour montrer au milieu de la cour la plus brillante, le plus grand monarque du monde?

Éclairée par des milliers de bougies que répétaient à l'infini des centaines de glaces, ornée de guirlandes de fleurs, sus-

pendues en festons sous les merveilleuses peintures de Lebrun, elle offrait un spectacle vraiment magique, auquel ajoutaient encore la beauté des femmes, l'élégante distinction des hommes, la richesse et la variété des costumes de tous ; en un mot rien de pareil ne s'était vu depuis les splendides folies de Louis-le-Grand.

Cependant tous ces prodiges si nouveaux pour lui, n'avaient pas le pouvoir d'arracher un seul instant Hector à la pensée du bonheur qui l'attendait. Il vit cet éclat, respira ces parfums, entendit les accords d'une musique délicieuse, mais c'était machinalement qu'il faisait ces choses, et en réalité son âme tout entière errait déjà sous les mystérieux et sombres

ombrages du bosquet d'Apollon : Enfin la préoccupation de son esprit était telle, qu'il fut quelques moments sans remarquer une femme en costume de bergère, le visage couvert d'un masque noir, qui se tenait debout devant lui.

— Oubliez-vous donc notre menuet ? lui dit une voix qui fit bondir son cœur dans sa poitrine.

Pour toute réponse il saisit avec un mouvement passionné la main qu'on lui tendait, et presque aussitôt le menuet commença.

Quand il fut fini, l'inconnue se pencha vers Hector après s'être dressée sur la pointe du pied, puis elle lui murmura à l'oreille.

— Onze heures.

— Onze heures, répéta Hector avec un inexprimable ravissement.

— C'est singulier, se disait en lui-même le vicomte de Langeac en ce moment : il m'est impossible au milieu de cette foule de découvrir ma femme... pourvu qu'elle ne soit pas malade.

Les pendules marquaient dix heures et demie ; Hector et Ferdinand se rencontrèrent.

— Eh bien ! heureux mortel, elle approche l'heure du berger, dit le second.

— Mon ami, je vous cherchais justement pour vous demander un service, répondit

Hector, d'une voix déjà toute frémissante d'émotion.

— Tout est à votre disposition, marquis ! mes conseils, ma bourse, et, à défaut de mon épée, le poignard que je porte à ma ceinture : vous le voyez, mon costume est tout semblable au vôtre... mais de quoi s'agit-il ?

— Sortez dans le parc en même temps que moi et soyez assez bon pour faire le guet près du bosquet d'Apollon pendant mon rendez-vous ; puis, si quelqu'un venait de votre côté, vous me préviendriez en frappant des mains.

— Comment donc ! presque une aventure, mais c'est charmant! c'est un service

qu'on m'a souvent rendu, et que je suis heureux de pouvoir vous rendre à mon tour ; ainsi comptez sur ma vigilance qui n'aura d'égale que ma discrétion.

Ils se dirigèrent du côté du bosquet d'Apollon, où Hector entra seul ; quant à Langeac il se mit en observation à quelque distance, de manière à pouvoir surveiller tout ce qui viendrait du côté du château.

Mais il ne vit que l'inconnue qui se glissait comme un sylphe le long des hautes charmilles : elle disparut bientôt dans le bosquet.

— Ce marquis est un heureux coquin, dit Langeac à voix basse. Maintenant, pourvu qu'il n'aille pas s'amuser à faire du sentiment.

Comme l'a dit Victor Hugo, dans *Notre-Dame-de-Paris*, ce livre d'une couleur si originale et d'une poésie si étrange, c'est une chose assez banale qu'une causerie d'amoureux ; c'est un *je vous aime perpétuel*, phrase musicale fort dénuée d'ornements, et très insignifiante, très fade pour les indifférents qui l'écoutent.

Nous ne reproduirons donc point ici un dialogue que tout le monde d'ailleurs peut se figurer. Serments d'amour, promesses de respect, assurances de discrétion, et autres tromperies empruntées au dictionnaire des amants, Hector et la belle inconnue ne se firent faute de rien, le tout à voix basse d'abord, comme cela se pratique ordinairement quand chacun est encore un peu maître de soi.

Nous pensons que pour le moment il est plus convenable de revenir au vicomte de Langeac.

Il s'était d'abord discrètement promené en long et en large à quelque distance du bosquet, s'efforçant d'écouter les bruits lointains de la fête, afin de ne pas entendre celui beaucoup plus faible qui murmurait à quatre pas de lui. Peu-à-peu, et sans le vouloir peut-être, sans s'en apercevoir même, il se rapprocha du bosquet, près duquel il se tint immobile, ce qui était déjà une petite déloyauté, car ne faisant aucun mouvement, le doux murmure à peine distinct pouvait lui arriver d'une manière plus significative. Que ce fut ou non, Langeac, dominé par un invincible

sentiment de curiosité, en arriva bientôt à coller son oreille contre la muraille de charmille : il était alors tout à côté de la porte par laquelle Hector et la belle inconnue étaient entrés, et il voyait à la vague lueur des étoiles, deux formes humaines pittoresquement groupées au pied de la statue de l'Amour.

Il écouta donc, et assez longtemps même, sans donner aucun signe extérieur d'émotion. Bientôt il s'agita, se frappa le front comme un homme qu'un doute affreux tourmente ; il enfonça violemment sa tête dans la charmille pour mieux écouter, puis poussant un cri où la fureur se mêlait d'une façon terrible au désespoir, il se précipita comme un tigre dans le bos-

quet! Là, prenant dans ses bras la jeune femme, il la traîna sous un rayon de lune, lui arracha violemment son masque, la jeta à demi-morte sur le gazon, après avoir contemplé ses traits une seconde, et s'élançant sur Hector, que la rage rendait immobile, il le frappa au visage en lui disant :

— Tirez votre poignard, Monsieur! et qu'un de nous deux meure à l'instant même... Cette femme est la mienne!

Le combat fut court mais terrible! dès le premier choc, Langeac s'enferra lui-même et tomba raide mort! Hector, pendant un instant, contempla d'un œil égaré ce cadavre souillé de sang et cette femme évanouie, dont ce même sang mouillait

les longs cheveux épars. Alors il chercha machinalement son poignard dans l'herbe, puis il s'enfuit sans savoir où il allait. Il était à moitié fou.

A quatre heures du matin il se retrouva par hasard à la porte de son logis où il entra dans un état à faire pitié. Son riche costume était couvert de boue, son visage à force d'être bouleversé n'avait plus forme humaine, ses yeux fixes et injectés de sang étaient effrayants dans leur sinistre immobilité.

Peritus, qui s'était endormi sur un in-folio eut un réveil terrible, quand, à la lueur pâlissante d'une petite lampe, il aperçut en face de lui Hetor dans une atti-

tude qui était plutôt celle d'un spectre que celle d'un être vivant.

— Mon Dieu! que vous est-il donc arrivé, mon cher élève? s'écria-t-il en se levant précipitamment de son fauteuil. Mais vous êtes méconnaissable! je vais appeler Comtois ou Humbert, faire chercher un médecin, y aller moi-même...

— N'appelez qui que ce soit, Peritus, murmura Hector d'une voix sombre. J'ai tué un homme!

Et le malheureux Hector tomba comme si la foudre l'avait soudainement frappé.

Peritus le porta dans son lit, aidé par Humbert, le valet de chambre du marquis, sur la discrétion duquel on pouvait

compter. Puis on courut à la recherche d'un médecin, mais il s'écoula quelques heures avant qu'il fut possible de s'en procurer un.

Quand celui qui avait promis de venir arriva, le délire du malheureux Hector était devenu de la stupeur, de sorte qu'aucune parole compromettante pour lui ne s'échappa de sa bouche. Le médecin qualifia pompeusement la maladie en termes moitié grecs et moitié latins, puis il pratiqua une forte saignée au pied, prescrivit quelques boissons calmantes, recommanda un repos absolu autour du malade, et s'en alla après avoir promis qu'il reviendrait dans la soirée.

Hctor fut pendant une semaine entre

la vie et la mort : une fièvre ardente usait rapidement ses forces, un délire tantôt furieux, tantôt stupide faisait craindre à chaque instant une folie permanente.

Le bon Peritus était au désespoir. Jour et nuit assis au chevet de son élève, il épiait avec une attention dont nul ne l'eut cru capable, la plus faible espérance de mieux, le moindre éclair de raison, et quand il ne recueillait ni l'un ni l'autre il se jetait à genoux en poussant des cris déchirants, et il demandait à Dieu de le retirer de ce monde si son cher Hector ne devait pas vivre. Enfin une amélioration insensible se manifesta dans l'état du malade ; la fièvre tomba, les accès de délire devinrent plus rares et furent moins vio-

lents : évidemment la jeunesse triomphait de la maladie. Peu à peu les forces revinrent, mais avec elles le sentiment de la douleur morale dans toute sa puissance ! C'était en effet une position affreuse que celle d'Hector, dont le premier amour avait eu pour dénouement sanglant la mort violente de son premier ami... fatal début dans cette vie qu'il avait rêvée avec tant d'ivresse !

Le souvenir de l'horrible catastrophe du bosquet d'Apollon avait d'abord effacé l'amour dans le cœur d'Hector, mais ensuite l'amour revint, et quand le jeune homme apprit que la vicomtesse de Langeac, après avoir déclaré que son mari avait succombé, en sa présence, dans un

duel avec un inconnu, avait demandé et obtenu la permission de se retirer dans un couvent de Carmélites, ce ne fut plus de l'amour, mais une passion furieuse, indomptable que ressentit Hector. Le monde lui devint odieux, le commerce des hommes insupportable; ses gens même lui furent bientôt à charge : Peritus seul ne l'importunait pas. Hector passait toutes ses journées à errer sans but, à droite et à gauche, dans cette immense ville de Paris où il était revenu après sa guérison. Son visage avait subi une altération profonde, ses yeux étaient rouges et gonflés de larmes, des signes de vieillesse précoce se montraient à ses tempes et dans sa chevelure. Il ne mangeait plus, ne parlait plus, n'avait plus un instant de sommeil, et quand

Peritus le suppliait de prendre un peu de repos et de nourriture, il le repoussait avec rudesse et se renfermait dans sa chambre pour deux ou trois jours.

Hector avait essayé de pénétrer dans le couvent où la vicomtesse s'était réfugiée, mais quoi qu'il tentât il n'en put venir à bout ; la ruse et la séduction échouèrent également.

Six mois s'écoulèrent ainsi ; Hector qui était venu se loger près du couvent afin de surveiller ce qui s'y passait, sortit un jour de chez lui tête nue ; les passants le prirent pour un fou.

L'église du couvent des Carmélites avait une entrée sur la rue : cette entrée servait

aux parents qui venaient assister aux prises d'habit de leurs enfants, et aux habitants du quartier qui avaient obtenu la permission de suivre les offices dans cette église.

Ce fut là que le malheureux Hector entra, comme il le faisait tous les jours depuis quelques temps. Il s'agenouilla sur une pierre noire placée à proximité du chœur, et il resta plongé dans une profonde et douloureuse méditation.

Il n'aurait pu dire depuis combien de temps elle durait, lorsqu'il sentit qu'on lui frappait doucement sur l'épaule.

Hector se retourna, et il aperçut derrière lui un petit vieillard à la figure placide et à l'attitude humble et discrète.

— Monsieur, veuillez quitter cette place, dit cet homme d'une voix douce, elle est nécessaire pour poser le catafalque : nous avons un enterrement aujourd'hui.

Hector leva les yeux, et il remarqua qu'effectivement on posait des tentures noires dans l'église, alors il alla s'agenouiller plus loin.

On le dérangea encore une fois quelques instants après pour appliquer une échelle: l'homme qui le pria de lui céder la place portait à la main un immense morceau de carton taillé en ovale.

Pour appliquer son échelle à la muraille, l'homme pria Hector de tenir un instant son morceau de carton. Hector

rendit machinalement ce petit service.

Le carton était un double écusson armorié surmonté d'une seule couronne de vicomte.

Hector se dit qu'il avait vu ces armes quelque part, mais il ne put d'abord se souvenir où, ni dans quelle circonstance.

Peu à peu sa mémoire fut plus exacte, parce qu'un pressentiment terrible vint l'éclairer, cet écusson était celui de Langeac : plus de doute, la vicomtesse était morte !

Hector fut comme foudroyé par cette découverte ; cependant il eut la force de se traîner jusqu'auprès du petit vieillard

qui lui avait parlé quelques minutes auparavant.

— Qui donc est mort? demanda-t-il d'une voix sombre.

— Une dame pensionnaire du couvent.

— Son nom ?

— La vicomtesse de Langeac, première dame de madame la dauphine, elle est morte de chagrin d'avoir perdu son mari dans un duel.

Hector tomba à genoux et pleura longtemps. Il vit entrer le cercueil dans l'église, il entendit chanter les hymnes des morts; puis le cercueil disparut, les chants cessèrent et tout rentra dans le silence.

Hector resta dans l'église, jusqu'à ce que, la nuit étant arrivée, le sacristain vint lui dire qu'il devait se retirer parce qu'on allait fermer les portes.

Il fallut répéter plusieurs fois cette invitation, car Hector n'entendait pas ou ne comprenait rien.

Enfin il se leva en chancelant comme un homme ivre, et il se mit à errer par les rues sans savoir où il allait : il pouvait être huit heures du soir.

VI

L'ABIME (*Suite.*)

Hector marchait au hasard dans la rue Saint-Honoré, et se trouvait à peu près à la hauteur de la chapelle de l'Oratoire, lorsqu'il fut croisé par deux hommes qui disparurent immédiatement sous une espèce de voûte, devant laquelle lui, Hector, venait de passer sans s'en apercevoir.

— C'est le marquis de Cout-Kérieux, dit un de ces hommes à demi-voix, mais assez haut cependant pour que ses paroles arrivassent aux oreilles d'Hector, un peu moins absorbé par sa douleur en ce moment.

Cette circonstance l'engagea à examiner avec plus d'attention les localités, et en particulier la voûte sous laquelle les deux passants venaient de s'engager, et bientôt il reconnut l'entrée d'une fameuse maison de jeu où Langeac l'avait conduit lors de son arrivée à Paris.

A ce souvenir se mêla d'abord un sentiment pénible ; mais il fut promptement effacé par une sorte de commotion électrique qu'Hector sentit dans tout son être. Sa tête, depuis des semaines inclinée sur

sa poitrine, se releva; il lui sembla que son œil encore obscurci de larmes récentes, brillait tout à coup de ce feu sombre qu'allume la passion, et que ses mains tressaillaient du frémissement que leur avait fait éprouver jadis le contact de l'or.

A l'instant Hector glissa furtivement deux doigts dans une des poches de sa veste, et ce fut avec une sensation de joie extraordinaire qu'il y reconnut la présence de quelques doubles louis.

Moins d'une minute après il entrait dans le célèbre tripot où son apparition causa quelque surprise, personne ne pouvant concevoir qu'un joueur dont les débuts avaient été aussi heureux ne fut pas revenu plus tôt tenter de nouveau la fortune.

Aussi Hector n'eut-il pas besoin d'attendre que quelqu'un quittât la table pour avoir une place. A sa vue les rangs se serrèrent, une chaise se trouva comme par enchantement derrière lui, et bientôt ses quelques louis roulèrent sur le tapis.

Il gagna, perdit, regagna et finit par réaliser un beau bénéfice. Cela du reste lui importait peu ; l'essentiel pour lui, et il savait maintenant à quoi s'en tenir à cet égard, c'est que les émotions du jeu avaient assez de prise sur son âme pour lui faire oublier à la longue les tortures morales qu'il avait subies depuis quelques mois. « Si je gagne toujours et beaucoup, pensait-il, je mènerai une existence si folle que la douleur n'y trouvera pas sa place ; si,

au contraire, je me ruine, ce ne sera point à coup sûr sans quelque circonstance dramatique qui jetera du mouvement dans ma vie : je jouerai. »

Hector tint parole. Dès le lendemain il se lança dans la plus effroyable dissipation. A l'aide de ses gains passés qu'il n'avait pas eu le temps de dépenser encore, il se monta une maison brillante où il reçut une foule de débauchés, de joueurs *toujours heureux*, et de femmes plus que suspectes. Le pauvre Peritus, relégué avec ses livres dans une mansarde, entendait le bruit lointain des orgies nocturnes, et ne pouvait penser sans frémir à l'issue fatale de tous ces déportements. Il essaya quelques avis timides dont on ne tint aucun compte, et

quelques avertissements plus hardis qui furent reçus avec dédain et colère ; ce que voyant, le bon gouverneur courba la tête et attendit que quelqu'inspiration du ciel vînt éclairer son élève. Cependant les jours et les semaines s'écoulaient sans amener aucun changement, si ce n'est que la chance avait tourné, et qu'Hector, aussi maltraité par le sort qu'il en avait été favorisé naguère, perdait toujours sans changer pour cela son genre de vie, entraîné qu'il était par les mauvaises connaissances qu'il avait faites. Enfin le moment vint où le jeune héritier des Cout-Kérieux, ayant des chevaux, une maison magnifique, des complaisants nombreux, une fille d'Opéra pour maîtresse, vit disparaître ses vingt derniers louis dans un coup de lansquenet.

La situation était impérieuse, car il n'y avait que deux partis à prendre : l'un sage, qui consistait à retourner en Bretagne pour n'en plus bouger ; l'autre, périlleux, mais flatteur pour l'imagination : on devine qu'il s'agissait de se procurer de l'argent n'importe à quel prix, et de rester à Paris pour y tenter de nouveau la fortune.

Retourner en Bretagne ! à cette seule pensée l'orgueil du marquis s'était indigné. Que diraient tous les hobereaux ses voisins, en le voyant revenir comme il était parti, c'est-à-dire sans avoir obtenu aucune faveur de la cour ?

Emprunter de l'argent et jouer encore, et jouer toujours, souriait plus agréablement à l'imagination d'Hector, mais où

trouver un prêteur sur des immeubles situés à deux cents lieues ?

Dans cette perplexité, Hector s'ouvrit à un certain chevalier de Blignac, que le jeu lui avait fait connaitre, et qui venait quelquefois s'asseoir sans façon à sa table.

Blignac était un de ces Gascons qui, comme disait Henri IV, sont sortis de chez eux par le brouillard et ne peuvent plus retrouver leur maison. N'ayant ni sou ni maille, toujours aux expédients pour accrocher quelques écus aussitôt dévorés par le pharaon, Blignac connaissait toutes les célébrités de cette engeance funeste qui s'enrichit aux dépens des fils de famille. Au premier mot que lui dit Hector, il s'écria :

—Eh ! que ne parliez-vous plus tôt, mon cher marquis ! mais j'ai votre affaire, et si vous le permettez, je vous amènerai demain, à votre lever, un excellent homme qui vous remplira vos coffres en un tour de main.

— Ce n'est pas un usurier, j'espère ? demanda Hector avec une certaine inquiétude.

— Fi donc, mon cher ami ! est-ce que je connais ces gens-là ? L'homme dont je vous parle ne prête que sur de bonnes garanties, afin de ne demander qu'un intérêt raisonnable : comprenez-vous ?

— Oui, oui, je comprends, dit Hector avec la préoccupation d'un homme qui ne

voit que les résultats d'une affaire, sans s'inquiéter des moyens d'exécution et des conséquences éloignées.

— A quelle heure voulez-vous que je vous amène mon homme demain? demanda Blignac.

— Est-ce que vous ne pourriez pas me l'amener ce soir? répondit Hector.

Blignac comprit que le marquis de Cout-Kérieux était dans une déplorable situation, et il se promit bien de lui faire valoir le service qu'il allait lui rendre.

— Je ferai de mon mieux, reprit-il, mais je ne réponds de rien pour le moment, c'est-à-dire pour aujourd'hui. Combien voulez-vous emprunter?

— Mais quelque chose comme deux cent mille livres; plus même si cela se peut.

— Vous comprenez, dit Blignac, que le chiffre n'y fait rien si le gage est suffisant; mais en offrant au prêteur que j'ai en vue l'attrait d'une grosse affaire, je serai bien plus sûr de vous l'amener plus vite.

Ce soir-là Hector donna à souper chez lui, mais il eut la prudence de s'abstenir de toucher une carte, parce qu'il ne voulait pas divulguer sa situation en jouant sur parole.

Il feignit donc, tant que durèrent les parties, de s'occuper uniquement d'une jeune actrice de la comédie italienne, qui venait chez lui pour la première fois.

voit que les résultats d'une affaire, sans s'inquiéter des moyens d'exécution et des conséquences éloignées.

— A quelle heure voulez-vous que je vous amène mon homme demain? demanda Blignac.

— Est-ce que vous ne pourriez pas me l'amener ce soir? répondit Hector.

Blignac comprit que le marquis de Cout-Kérieux était dans une déplorable situation, et il se promit bien de lui faire valoir le service qu'il allait lui rendre.

— Je ferai de mon mieux, reprit-il, mais je ne réponds de rien pour le moment, c'est-à-dire pour aujourd'hui. Combien voulez-vous emprunter?

— Mais quelque chose comme deux cent mille livres; plus même si cela se peut.

— Vous comprenez, dit Blignac, que le chiffre n'y fait rien si le gage est suffisant; mais en offrant au prêteur que j'ai en vue l'attrait d'une grosse affaire, je serai bien plus sûr de vous l'amener plus vite.

Ce soir-là Hector donna à souper chez lui, mais il eut la prudence de s'abstenir de toucher une carte, parce qu'il ne voulait pas divulguer sa situation en jouant sur parole.

Il feignit donc, tant que durèrent les parties, de s'occuper uniquement d'une jeune actrice de la comédie italienne, qui venait chez lui pour la première fois.

Mais cette petite ruse ne trompa personne, et les convives d'Hector se dirent à l'oreille qu'il devait être mal dans ses affaires.

Le lendemain, comme onze heures sonnaient, le chevalier de Blignac présentait au marquis de Cout-Kérieux, sous le nom d'Eléazar, un petit homme chétif et pâle, qu'on aurait pu très bien comparer à une fouine échappée du poulailler d'un avare.

Hector dit nettement à l'usurier, car c'en était un, ce qu'il attendait de lui. Il s'agissait de lui prêter une somme ronde de deux cent mille livres à un intérêt raisonnable, avec hypothèque sur sa seigneurie de Cout-Kérieux.

L'usurier se récria d'abord sur ce chiffre de deux cent mille livres qu'il trouvait exorbitant; puis il ajouta qu'il ne prêtaït que sur de bonnes lettres de change à une courte échéance; cependant, par considération pour M. le marquis de Cout-Kérieux, et pour être agréable à son excellent ami le chevalier de Blignac, il verrait, il tâcherait en s'adressant à des confrères; mais ceux-ci seraient peut-être plus exigeants que lui; dans tous les cas, en attendant une promesse plus positive de traiter l'affaire, il engageait toujours M. le marquis à faire venir ses titres de propriété, afin d'être en mesure au besoin.

Tout cela était bien un peu vague, mais Hector comprit à quelques signes du che-

valier de Blignac, qu'il ne fallait pas s'alarmer de ces réticences, et dès que les deux visiteurs l'eurent quitté, il se hâta de monter à la mansarde de Peritus, et il aborda le vieux précepteur avec un sourire caressant sur les lèvres, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

— Mon bon maître, lui dit-il avec un son de voix affectueux, seriez-vous disposé à faire un petit voyage en Bretagne.

Le visage dévasté de Peritus s'illumina comme une vieille muraille sur laquelle tombe un splendide rayon de l'aurore.

— Quoi, mon cher élève, il serait possible que j'allasse... que nous allassions... balbutia Peritus.

— Pour cette fois, il ne s'agit encore que de vous, mon cher maître, interrompit Hector avec une précipitation dans laquelle un observateur plus habile que Peritus n'eût pas manqué de voir l'indice d'un grand trouble d'esprit. Je voudrais mettre un peu d'ordre dans mes affaires, ajouta Hector avec plus de calme, et vous comprenez, mon ami, que je ne puis me confier qu'à vous pour cela.

— Il faudra donc nous séparer, mon cher élève ? dit Peritus, dont la physionomie avait repris subitement son expression de tristesse.

— Ce sera l'affaire d'une quinzaine de jours au plus, mon bon Peritus ; puis vous reviendrez, et nous ne nous quitterons

plus ! vous savez que c'est entre nous à la vie et à la mort.

— Eh bien ? que faudra-t-il faire à Cout-Kérieux ? demanda Peritus avec résignation.

— Chercher dans les archives du château tous mes titres de propriété et me les apporter à Paris.

— Monsieur le marquis ! monsieur le marquis ! s'écria Peritus avec une inexprimable angoisse, au nom de votre respectable mère, dites-moi ce que vous voulez faire de ces papiers ?

Hector avait horreur du mensonge, non par vertu, mais par orgueil, il répondit donc sans hésiter au vieux précepteur qui

lui avait pris les mains et les serrait avec désespoir :

— Je veux emprunter une somme de deux cent mille livres sur ma terre, et pour cela j'ai besoin de justifier de sa valeur.

— Emprunter deux cent mille livres ! répéta Peritus avec consternation... et que ferez-vous de cette somme, mon cher élève ?

— Je la quadruplerai ! repartit Hector avec une confiance superbe ; puis nous retournerons ensemble dans notre chère Bretagne, mon vieux maître, et j'achèterai les landes de Larnac et la forêt de Saint-Patrice qui ont fait l'envie de mon pauvre père tant qu'il a vécu.

— Et si vous perdez ces deux cent mille livres? murmura Peritus, dont la voix était devenue aussi faible que celle d'un mourant.

— Il faudrait supposer un grand acharnement du sort, répondit Hector avec hésitation.

— Au nom du ciel, mon cher élève, réfléchissez encore! s'écria Peritus en se prosternant devant le marquis dont il embrassa les genoux. Mais vous courez à votre perte, mon enfant! grâce pour le berceau de votre famille! respect, pitié pour les cendres de vos ancêtres, marquis de Cout-Kérieux! songez .. songez...

Et la parole expira sur les lèvres du pan-

vre Peritus, qui n'avait jamais, depuis qu'il était au monde, dépensé autant d'éloquence en un jour.

— Il est trop tard, mon ami, dit Hector avec un mélange de douceur et d'impatience ; je me suis engagé d'honneur à traiter cette affaire puisque je l'ai sollicitée ; tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne tenter la fortune qu'avec prudence. Voyons, relevez-vous, mon cher Peritus ; et envisagez les choses avec plus de calme, je ne suis plus un enfant...

— Plût à Dieu que vous le fussiez encore ! répondit le vieux précepteur en se laissant tomber dans un fauteuil et en se couvrant le visage de ses deux mains noires et osseuses..... Mais ne sauriez-vous

charger un autre que moi de cette pénible mission ? ajouta-t-il après quelques instants de silence.

— Si vous refusez, il le faudra bien ; mais alors la chose s'ébruitera dans le pays, et tout le monde dira que je me ruine.

— Eh bien ! je partirai quand vous voudrez.

— Demain, dit laconiquement Hector, qui avait hâte d'abréger cette scène.

Le lendemain, Peritus se mettait en route pour la Bretagne, et Hector recommençait à jouer, grâce à quatre cents louis que le juif Éléazar avait consenti à lui avancer sur sa simple signature.

L'absence de Peritus dura trois semaines qui parurent trois siècles à Hector. Quand il eut ses titres entre les mains, il retourna près d'Éléazar qui n'hésita pas à compléter la somme promise. Les deux tiers de la seigneurie de Cout-Kérieux étaient engagés, mais le marquis avait de l'or, c'était tout ce qu'il voulait.

Alors commença seulement pour lui la vie qu'il avait rêvée. Il passa tout son temps dans des tripots publics et dans des maisons particulières, où l'on jouait nuit et jour. Quand il gagnait des sommes énormes, ce qui lui arrivait quelquefois, il courait avec frénésie les jeter aux pieds *des impures* de l'Opéra, des courtisanes à la mode, et même des filles du plus bas éta-

ge. Il semblait qu'il ne pût jamais arriver assez vite, au gré de ses désirs, au fond de l'abîme ouvert devant lui.

Au milieu de ce monde de chevaliers d'industrie et de femmes perdues, dont il avait fait sa société habituelle, ce qui lui restait de ses nobles instincts et de ses sentiments généreux disparut entièrement : il ne fut ni fripon ni vil, c'est tout ce que nous pouvons dire de lui.

Un soir il sortit d'un tripot obscur, ayant perdu sa dernière pièce d'or, en fredonnant :

De l'argent
Du Régent,
Dubois se sert à sa guise ;
Cardinal,
Sans égal,
Nul mieux que lui ne se grise.

Il ne lui restait rien... il n'avait pas soupé... il résolut d'en finir avec la vie, et s'en alla du côté de la Seine... c'est là que nous l'avons trouvé.

DEUXIÈME PARTIE.

LE
VALET DE CHAMBRE DE RICHELIEU.

LE CABARET DU CHARRIOT-D'OR.

VII

LE CABARET DU CHARRIOT-D'OR.

Maintenant que nous avons mis nos lecteurs au fait des évènements qui avaient déterminé le marquis Hector de Cout-Kérieux à aller chercher l'oubli de ses malheurs dans les flots de la Seine, nous rejoindrons notre héros au cabaret fort renommé du *Charriot-d'Or,* où nous l'avons

laissé en compagnie du petit vieillard qu'i venait de tirer d'une situation assez périlleuse.

Quand ce dernier, que nous appellerons désormais Guillaume Lepicard, quoiqu'il ne se soit pas encore nommé lui-même, s'était vu tranquillement assis dans une vaste salle étincelante de lumières e remplie de buveurs bruyants, sa figure avait perdu peu à peu l'expression de terreur qu'elle gardait encore, et elle était devenue bientôt sereine et presque joviale.

On se souvient qu'Hector en entrant avait frappé sur la table avec le pommeau de son épée pour appeler un garçon : après deux ou trois appels du même genre, et cinq ou six autres plus énergi-

ques, un garçon était enfin arrivé en courant à toutes jambes, la serviette à la main, l'excuse à la bouche et l'intelligence dans le regard.

Hector, par un reste d'habitude de grand seigneur, allait commander quelque chose, lorsque Guillaume Lepicard, posant la main sur son bras, l'arrêta en lui disant :

— Vous oubliez que c'est moi qui vous ai invité, mon gentilhomme, et qu'en conséquence c'est à moi, si vous le permettez, de...

— J'ai oublié, ma foi, bien autre chose! interrompit en riant Hector qui venait de se rappeler tout-à-coup qu'il n'avait pas même un liard dans sa poche.

— Donnez-nous deux bouteilles de votre meilleur vin de Bourgogne, reprit Guillaume Lepicard, en s'adressant au garçon ; vous savez, ce Volnay que nous bûmes l'autre soir en soupant, M. le chevalier du Guet et moi ? mais comme M. le marquis préfère peut-être le vin de Bordeaux, vous nous apporterez aussi deux bouteilles de ce vieux Saint-Émilion que l'intendant de monseigneur le maréchal de Richelieu vous a vendu sur ma recommandation. Maintenant, comme il ne serait pas convenable d'arroser des mets vulgaires avec des liquides aussi distingués, vous nous servirez un gigot d'agneau sur une soubise brûlante, et un canard sauvage aux bigarades : allez et

qu'on se dépêche, car nous mourons de faim.

Le garçon, qu'on appelait de tous les côtés, et qui avait donné plusieurs signes non équivoques, quoique respectueux, de l'impatience que lui causait le discours un peu long du vieillard, le garçon, disons-nous, ne se fit pas répéter deux fois l'ordre de courir à la cave et à la cuisine.

— Je suis très connu dans cet établissement, reprit Lepicard en savourant avec un certain contentement de lui-même une prise de tabac qu'il alla puiser au fond d'une boîte d'or assez belle; et je vous assure, continua-t-il, qu'on y conserve toutes les traditions gastronomiques les plus célèbres. Par exemple, moi qui vous parle,

mon gentilhomme, j'ai donné au maître de céans les recettes des meilleures sauces inventées par sa majesté le roi Louis XV, qui, vous le savez peut-être, jouit d'une réputation européenne en ce genre trop négligé de nos jours.

Hector ne répondit rien à ce bavardage, qu'il n'avait peut-être pas entendu. Il était rêveur, plus rêveur même qu'une heure auparavant, alors qu'il venait de prendre une détermination suprême. Il se demandait intérieurement dans quel endroit de la rive les flots glacés et bourbeux de la Seine auraient roulé son cadavre, si un hasard n'était venu se jeter à la traverse de son projet; puis il se disait que ce serait probablement à recommencer le lende-

main, et dans ce cas il aurait autant aimé que la chose fût déjà faite.

Guillaume Lepicard regardait le jeune gentilhomme en-dessous, avec un mélange de curiosité et de bienveillance. Un léger sourire errait agréablement sur ses lèvres minces, tandis que sa main droite, étendue sur la table, battait machinalement la marche des timballiers de la compagnie de messieurs les mousquetaires gris.

« Il faudra bien qu'il se déride tout-à-l'heure, pensait-il; je l'attends au quatrième verre. »

En ce moment, le garçon revint en courant comme il était parti; mais cette fois il tenait entre ses doigts les quatre bouteilles qu'on lui avait demandées.

Guillaume Lepicard en prit une pour faire contempler à Hector les toiles d'araignées et la poussière épaisse qui la recouvraient; puis il la déboucha avec une attention minutieuse, versa quelques gouttes dans son verre, leva le verre à la hauteur de son œil en cherchant une lumière, le fit redescendre sons son nez, le porta ensuite à sa bouche, puis, quand il eut vu, senti et goûté, il remplit le verre d'Hector, et lui dit du ton le plus engageant :

— Avalez-moi ce velours, monsieur le marquis, et vous m'en direz des nouvelles.

— Parfait! répondit Hector après avoir bu tout d'un trait le contenu du verre, avec un plaisir qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Cela vaut un peu mieux, convenez-en, que l'eau de la Seine, reprit le vieillard en buvant à son tour.

Hector fronça le sourcil : les paroles de Lepicard rentraient dans l'ordre des réflexions qu'il venait de chasser avec beaucoup de peine de son esprit.

Au lieu de répondre, il se versa coup sur coup deux ou trois rasades qu'il avala successivement avec cette résolution un peu farouche des gens qui cherchent à noyer leurs chagrins dans le vin.

— Bravo! bravo! s'écria, à chaque verre, Guillaume Lepicard qui prévoyait le résultat de cette médication énergique.

Bientôt le souper arriva, précédé d'un

fumet délicieusement provoquant. Hector, qui était à jeun depuis la veille, mangea vigoureusement, et pendant qu'il mangeait, les rasades allaient toujours leur train. Peu à peu ses joues flétries se colorèrent, son œil éteint se ranima, et à l'expression moins taciturne de sa bouche, il fut facile de prévoir qu'il allait devenir aussi communicatif qu'il avait été jusqu'alors renfermé en lui-même.

Il n'attendit même pas que Guillaume Lepicard le questionnât, et remettant sur la table son verre qu'il venait de vider encore une fois, il dit avec un geste dont il nous serait impossible de rendre l'éloquence insouciante et gracieuse.

— Au fait je n'avais pas le sens commun.

— Pas le sens commun? répéta Guillaume avec un accent interrogateur, comme s'il ne se souvenait pas à quelle circonstance le marquis faisait allusion.

— De me noyer, pardieu! répondit celui-ci en jetant un coup-d'œil à la dérobée sur les quatre bouteilles, dont trois étaient déjà vides et la dernière fort entamée.

— Garçon, du vin! du même! cria Guillaume. Je le crois bien que vous aviez tort, continua-t-il, et je suis enchanté que vous le reconnaissiez vous-même.

— Tout bien considéré, la vie telle qu'elle est a encore beaucoup de bon, reprit Hector.

— Oui, oui, elle a du bon, mon gentil-

homme, surtout quand on est jeune comme vous, charmant cavalier comme vous, brave comme vous!..... Permettez-moi maintenant de vous parler avec la franchise que mon grand âge et le service que vous m'avez rendu autorisent, vous faisiez là.....

— Une sottise, n'est-ce pas? interrompit Hector. Je suis tout-à-fait de votre avis.

— Non pas une sottise, une folie.

— Une folie soit; vous ètes bien poli.

— Ce que c'est pourtant que l'amour, répliqua Guillaume en baissant la voix, de manière à n'ètre entendu que d'Hector, assis en face de lui.

— Que parlez-vous d'amour? demanda celui-ci avec un profond étonnement : supposeriez-vous donc...

— Que vous avez été amené au bord de la Seine, interrompit Guillaume, par l'amour ou par l'un des cent mille chagrins qu'il pousse devant lui ou qu'il traîne à sa suite ? Mais cela n'est pas douteux, mon gentilhomme; telle est ma supposition, et je la crois fondée.

— Eh bien! vous n'y êtes pas du tout.

— Ah bah! fit Lepicard avec un mélange d'étonnement et d'incrédulité qui ne manquait pas d'un certain comique.

— Rien n'est plus vrai, reprit Hector.

Et en prononçant ces mots, son visage s'était encore animé, ses yeux brillaient d'un éclat plus vif : il était facile dès-lors de conjecturer que ses nombreuses libations avaient jeté un peu de trouble dans ses idées.

— Ne me trompez-vous pas? demanda Lepicard.

— Pourquoi vous tromperais-je? je vous connais à peine et vous me donnez un excellent souper. D'ailleurs, quand vous m'aurez vu davantage, vous saurez que je ne mens jamais.

— Puisque ce n'est pas l'amour, qu'est-ce donc qui...

— C'est le pharaon; à moins toutefois,

que vous n'aimiez mieux que ce soit le lansquenet, la bassette, ou le biribi: très aimable amphytrion, je vous laisse le choix, dit gaiement Hector.

— Autres jeux de hasard, car l'amour en est un aussi, marmotta Guillaume, entre ses dents, avec une intention de finesse assez marquée.

— Eh bien! si c'est aussi un jeu de hasard, je l'aime encore moins quand il me favorise, que les autres quand ils me maltraitent, repartit Hector en faisant claquer ses doigts insoucieusement au-dessus de sa tête. L'amour!... mais qu'est-ce qui pourra me dire ce que c'est que l'amour? je l'ai demandé à la Guimard, elle m'a répondu par une pirouette; je me suis

adressé à la petite Julien, et j'en ai obtenu une roulade..... et vous-même, très respectacle Amphytrion, si je vous interrogeais sur ce sujet, en vous demandant *qu'est-ce que l'amour* ? vous seriez peut-être fort embarrassé de répondre à ma question.

— Moi? pas le moins du monde.

— Alors je vous la fais.

— A quoi je réponds, que l'amour c'est très amusant quand on est jeune, et que ça l'est encore un peu quand on est vieux, répondit Guillaume en se caressant le menton avec une fatuité qui pouvait faire croire qu'il avait les bonnes traditions.

— Quand je serai vieux je vous dirai si je suis de votre avis, répondit Hector

qui oubliait que le bonhomme Lepicard avait au moins cinquante ans de plus que lui.

— Ainsi vous n'avez jamais aimé?

— Jamais! répondit superbement Hector.

— Jamais..... reprit-il, après quelques secondes de silence, mais en baissant la voix : attendez donc... oui, je crois.... il me semble... je me rappelle maintenant!!!

Hector appuya ses coudes sur la table, courba sa tête dans ses mains, et quelques larmes, jaillissant de ses yeux, coulèrent lentement sur ses joues.

— Eh bien! eh bien! dit Guillaume,

vous voilà redevenu tout triste..... c'était bien la peine de courir après ces idées lugubres qui vous avaient quitté : buvez encore un coup, mon gentilhomme, cela achèvera de vous remettre.

Et, tout en parlant, il remplit le verre d'Hector qui le vida d'un seul haussement de coude, mais sans avoir l'air de savoir ce qu'il faisait.

— L'amour est aujourd'hui bien passé de mode parmi nos jeunes seigneurs, continua Guillaume, et pourtant il faut avoir aimé au moins une fois dans sa vie... mon maître lui-même en convient.

— Votre maître! repartit Hector, en regardant fixement le bonhomme Lepicard.

— J'ai eu l'honneur, répondit celui-ci, en s'inclinant comme s'incline le jardinier de Ferney, quand il prononce le nom de Voltaire; j'ai eu l'honneur d'être premier valet de chambre de monseigneur le duc de Richelieu.

— La vie a été belle pour celui-là! dit Hector avec un profond soupir.

— C'est vrai; *nous* avons eu quelques années bien brillantes, repartit Lepicard en soupirant à son tour. Eh bien! au milieu de tous *nos* succès, dans l'enivrement de nos plus grands triomphes, j'ai vu le duc, mon maître, triste et mélancolique comme vous l'êtes en ce moment, monsieur le marquis, et cela après la mort de madame Michelin. Ce n'était pourtant

qu'une tapissière, une pauvre petite bourgeoise du faubourg Saint-Antoine, et *nous* avions sur notre liste, des marquises, des duchesses et même des princesses du sang.

— Elle est morte aussi, murmura le marquis. Morte! Il devait être bien triste.

— A faire pitié! madame Michelin était la seule femme qu'il eût aimée jusqu'alors, et il n'en a pas aimé d'autre autant depuis. Je sais cela, monsieur le marquis; ce qui me fait vous dire qu'on n'aime bien qu'une seule fois dans sa vie. Cependant, si vous avez des chagrins d'amour anciens ou nouveaux, oubliez-les, consolez-vous.... je ne vous dis pas de renoncer aux femmes, au contraire; mais servez-vous d'elles pour arriver. Mon maître me disait encore quel-

quefois que s'il n'était pas né *tout venu*, il aurait su monter par les femmes jusqu'au dernier barreau de l'échelle, et il l'aurait fait comme il avait la bonté de le dire. Ah ! c'est un fier homme que mon maître, même à l'heure qu'il est, et quoique je ne sois plus à son service.

— Arriver par les femmes..... balbutia Hector. Effectivement, on m'avait déjà parlé de cela ; je l'ai même tenté, et je ne suis arrivé qu'à me ruiner très promptement.

— Je vois ce que c'est, monsieur le marquis, vous avez fait comme font presque tous les gentilshommes d'aujourd'hui; c'est-à-dire que vous avez couru les demoiselles d'Opéra, les femmes galantes et

pis encore : c'est cher, et cela ne mène à rien, croyez-moi, mon bon seigneur. De *notre* temps, c'est-à-dire pendant la régence, quand messieurs de Riom, de Nocé, de Chamilly et tant d'autres brillaient de tout leur éclat, on laissait ces créatures aux financiers, aux traitants et autre gens de peu. J'ai vu mon maître souper chez des demoiselles d'Opéra, c'est vrai ; mais c'était pour se distraire de victoires plus sérieuses et plus difficiles. Ah ! monsieur le marquis, les mœurs s'en vont.

Et Guillaume soupira de nouveau, puis il reprit :

— Vous avez donc joué, fait des folies, compromis, dissipé peut-être (je mets les choses au pis) jusqu'au dernier petit écu

de la fortune qui doit vous revenir un jour, ou de l'héritage que vous avez déjà reçu de vos pères : ce n'est pas tout : je suppose encore que vous êtes mal avec votre famille, que vous avez découragé par votre inconduite vos amis les meilleurs ; que sais-je encore ? Vous voyez que j'aborde franchement les questions ; mais tout cela ne constitue pas une raison suffisante pour s'en aller de gaîté de cœur faire un plongeon dans la Seine. Puisque le beau sexe vous reste, c'est-à-dire, puisque vous ne vous êtes jamais appliqué à faire servir l'amour à l'ambition, cherchez sérieusement à tourner la tête d'une grande dame. J'en connais une foule qui ne demandent pas mieux, et il y a pour cela deux moyens infaillibles que je me per-

mettrai de vous indiquer : le vouloir fortement, ou ne pas s'en soucier du tout. Choisissez, mais que vous preniez l'un ou l'autre, je vous promets le succès et je vous prédis que l'édifice écroulé se relèvera comme par enchantement.

— C'est ce que me disait ce pauvre Langeac! murmura Hector, comme s'il se parlait à lui-même. J'ai suivi ses conseils, et...

— Ne venez-vous pas de prononcer le nom de Langeac? demanda Guillaume; est-ce du vicomte que vous vouliez parler? je l'ai vu autrefois : il a péri d'une manière bien malheureuse.

— J'ai entendu parler de cette tragique histoire, répondit Hector avec précipita-

tion... mais pour en revenir à ce que nous disions tout-à-l'heure, je crois que je suivrai vos avis, et dès demain...

— Demain, interrompit Guillaume; il faudra d'abord réfléchir à notre conversation de ce soir; puis si elle vous paraît aussi sensée qu'en ce moment, vous passerez du précepte à l'application. Vingt-quatre heures de plus ou de moins ne font rien à une affaire de ce genre.

Hector posa la main sur son gousset, et en le sentant vide il pensa que l'application était pressante, mais il se garda bien de le montrer au bonhomme Lepicard.

— M. le marquis, dit celui-ci, vous m'avez rendu un immense service.

Hector s'inclina.

— Vous m'avez sauvé la vie, reprit Guillaume : ces coquins m'auraient tué.

— Il est encore plus sûr que vous avez sauvé la mienne, répondit Hector en souriant, ainsi nous sommes au moins quittes.

— Mais si je veux me reconnaître votre obligé ?

Hector s'inclina de nouveau ; seulement cette fois ce fut avec plus de dignité que de bonhomie, car il redoutait l'offre d'un de ces services, que, quelle que fut sa détresse, il n'eût pas voulu accepter.

— Je désire m'acquitter envers vous, et

je m'acquitterai, continua le vieillard sans se préoccuper de la nouvelle attitude d'Hector. J'ai beaucoup vu, je connais beaucoup de gens, je sais énormément de choses : peut-être dans plus d'une circonstance difficile pourrai-je vous être utile. Outre le service que vous m'avez rendu, il y a en vous un je ne sais quoi qui m'attire... enfin je suis tout vôtre, ne l'oubliez jamais. Voici mon adresse : Guillaume Lepicard, rue du Mail, 50. Me ferez-vous maintenant l'honneur de me dire votre nom ?

— Hector, marquis de Cout-Kérieux, répondit le jeune homme en se levant avec la lenteur quelque peu solennelle d'un buveur qui n'est pas parfaitement sûr de

son aplomb. Je suis enchanté de pouvoir vous dire, monsieur Guillaume Lepicard, que je vous tiens pour un galant homme, fort expert en bon vin, et d'excellent conseil. Par les cendres de mes arrières neveux, continua-t-il, ce Bourgogne et ce Bordeaux étaient exquis! Aussi! voyez, j'ai peine à garder mon centre de gravité, et pourtant je n'ai pas beaucoup bu...

« Excusez du peu, pensa Guillaume : six bouteilles ! feu monseigneur le Régent n'aurait pas mieux fait.

« Rue du Mail, 30, m'avez-vous dit! certainement je m'en souviendrai, honnête monsieur Lepicard ; et nous nous reverrons !

— Et vous pardonnez à un ex-valet de chambre d'avoir osé prier à souper un beau seigneur comme vous ?

— Fi donc ! vous pardonner, maître Lepicard! je vous remercie, je vous porte dans mon cœur, je voudrais voir toutes les épées des gardes-françaises appuyées sur votre poitrine, pour avoir le plaisir de les détourner avec la mienne. Je suis fier avec mes égaux, insolent avec ceux qui se croient mes supérieurs, mais tous les honnêtes gens sont mes amis. Touchez donc là, morbleu ! il faudra que je revienne goûter ce bourgogne : décidément il est miraculeux.

L'ancien valet de chambre de Richelieu paya la dépense, puis il sortit avec

Hector, qu'il reconduisit jusqu'à son logis, fort heureusement peu éloigné du cabaret renommé du *Charriot d'Or*.

L'ORANGE MERVEILLEUSE.

VIII

L'ORANGE MERVEILLEUSE.

Il était près de minuit quand Hector arriva chez lui. Ses gens, comme cela se pratique toujours quand l'infortune entre dans une maison, s'étaient empressés dès le matin de courir au cabaret, d'où ils n'étaient pas encore revenus : sans Peritus, le

jeune marquis n'aurait su à qui s'adresser pour avoir de la lumière.

Le digne précepteur, pour les motifs les plus impérieux, n'avait pu obtenir d'un rôtisseur du voisinage qu'une carcasse de poulet étique, avec laquelle il avait vécu depuis le matin. L'estomac creux et le cœur rempli de l'inquiétude affreuse que lui causait l'absence de son cher élève, qui n'avait pas paru au logis depuis la veille, il prêtait l'oreille au moindre bruit venant du dehors, tressaillait à chaque mouvement qui se faisait dans l'intérieur, et cherchait vainement à tromper sa faim et son anxiété en parcourant d'un œil distrait un immense in-folio ouvert devant lui : depuis les désordres d'Hector, l'affection

l'emportait sur l'amour de la science dans l'âme de l'honnête pédant.

Un coup vigoureux frappé à la porte de la maison, et un bruit de pas dans l'escalier donnèrent un peu d'espoir à Peritus. Presqu'aussitôt il entendit la voix d'Hector qui, tout en montant, appelait ses domestiques de la façon la plus cavalière.

Peritus s'empressa alors de sortir de sa chambre, une lumière à la main.

— Comment, mon digne maître, s'écria Hector dès qu'il l'aperçut, c'est vous qui prenez la peine de m'éclairer! mais où sont donc tous ces drôles?

— Je n'en ai vu aucun depuis ce matin, répondit Peritus, en suivant d'un œil mé-

lancolique la marche chancelante du marquis.

— Ils seront allés au cabaret, les ivrognes qu'ils sont, se griser avec du vin de Suresnes, reprit Hector en faisant un geste de dégoût ! Je leur dirai demain ma façon de penser, et à vous, mon très cher et très honoré maître, malgré tout le respect que je vous dois et que je vous porte, je dis que vous veillez bien mal à l'ordre de la maison.

— Mais, mon cher élève... mais, monsieur le marquis, vous ne m'avez jamais donné aucune instruction à cet égard... il me semble même que je n'ai point été encouragé dans les petites tentatives que j'ai essayées pour... pour...

— Allez-vous recommencer à me faire de la morale ? me dire que j'ai joué, que je suis un vaurien, un débauché, et autre chose encore? eh bien ! mon cher maître, épargnez-vous tout cela : d'abord je le sais mieux que vous, et en second lieu votre morale et vos reproches arriveraient trop tard.

— Comment trop tard ? demanda avec terreur Peritus, qui soupçonnait bien quelque chose de la gêne du jeune marquis, mais dont l'esprit timide et irrésolu n'avait pas encore osé aborder l'idée d'une ruine complète et irréparable.

— Oui trop tard, mon bon Peritus... mais enfin je vous revois, et sur mon honneur cela me fait plaisir.

— Au nom du ciel, monsieur Hector, expliquez-vous donc plus clairement, car vos paroles mystérieuses me font mourir d'effroi! *Il est trop tard... enfin je vous revois...* que signifient ces mots d'une obscurité sinistre? vous savez que je devine mal, que je comprends lentement : pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas dans l'horrible perplexité où je suis! que vous est-il arrivé? quel nouveau malheur vous menace encore...

— Pour ce qui est de l'avenir, mon cher Peritus, interrompit Hector, je ne saurais vous dire ce que j'en attends; et quand au passé, il est si confus dans ma tête que je risquerais de mentir si j'essayais de vous en rendre compte. J'ai beaucoup joué,

beaucoup perdu; mais la fortune est capricieuse, et comme elle m'a été fort contraire depuis quelque temps je dois supposer qu'elle ne tardera pas à me devenir favorable.

— Quoi! vous voulez la tenter encore? demanda Peritus avec un serrement de gosier qui témoignait de l'angoisse de son esprit en faisant cette question.

— Avant de vous répondre, mon cher maître, repartit Hector avec une gravité quelque peu burlesque, permettez-moi de vous interroger.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

— Eh bien! mon bon Peritus, mettez la

main sur votre conscience... ce n'est pas au figuré que je parle.

Peritus après avoir réfléchi un moment, posa machinalement sa main droite sur son cœur.

— Un peu plus près de l'estomac, reprit Hector.

Peritus obéit, comme un automate aurait pu le faire sur l'invitation d'un ressort.

— C'est cela, mon ami, mon excellent maître! Maintenant dites-moi avec toute la sincérité que ce geste commande, si vous avez faim.

Peritus crut que le marquis devenait fou, et il n'eut pas la force d'articuler une parole.

— Voyons, répondez, fit Hector avec impatience, avez-vous faim ?

— Mais je ne sais trop, balbutia Peritus : oui je crois... il me semble... ce sera comme vous voudrez, monsieur le marquis.

— Donc vous avez faim. Eh bien ! si vous voulez manger il faut me permettre de jouer encore, car il ne me reste pas un liard pour vous donner à dîner demain.

Peritus leva les mains au ciel ; cependant il eût été facile de voir que ce geste de désolation n'exprimait pas un sentiment entaché d'égoïsme.

— Monsieur le marquis, dit-il après quelques instants de réflexion, il ne faut

pas vous occuper de moi ; je n'ai besoin de rien ; mes livres me suffisent et...

— Etes-vous donc une souris, pour vivre en rongeant des bouquins ? demanda Hector avec une gaîté sinistre. Dans tous les cas, comme ce régime ne saurait me convenir, il faudra toujours que je joue....

— Mais si vous n'avez plus rien ? se hasarda à dire Peritus.

Il me reste cette bague.

Peritus vit seulement alors la vérité dans tout ce qu'elle avait d'horrible, et il fut obligé de se cramponner à son bureau pour ne pas tomber à la renverse.

— Eh bien ! eh bien ! mon cher maître,

n'est-ce donc rien que cet anneau d'or qui brille à mon doigt? reprit Hector, en posant avec une familiarité affectueuse une de ses mains sur l'épaule du pauvre précepteur affaissé sur lui-même : il s'est trouvé plus d'un joueur, mon ami, qui a su ramener la fortune avec de plus faibles ressources, et...

— Mais, monsieur le marquis, cette bague est un cachet... elle porte l'empreinte de vos armes... interrompit Peritus dont les paroles étaient à peine intelligibles; vous ne pouvez donc...

— Au contraire, interrompit à son tour Hector, j'irai au combat précédé par mon *écu* comme un ancien chevalier, et je remporterai la victoire.

— Il est fou... murmura Peritus. Mon Dieu, ayez pitié de lui !

— Écoutez, mon vieil ami, reprit Hector : demain je sortirai de bonne heure, et je vous ferai donner de mes nouvelles dans la journée. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de gronder vigoureusement mes gens quand ils rentreront du cabaret...

— J'aimerais mieux avoir à leur donner quelque argent sur leurs gages, balbutia Peritus.

— Ah! diable! fit Hector... mais j'y songerai, j'y songerai. Vous parlez quelquefois comme un livre, mon bon Peritus. A

demain, à demain... je vais essayer de dormir... Bonsoir.

Et Hector se dirigea vers sa chambre, guidé par Peritus qui ne le quitta que lorsqu'il l'eut vu étendu dans son lit.

Le sommeil fut d'abord rebelle aux yeux d'Hector. Les pensées les plus étranges, les plus confuses se heurtaient dans son cerveau; des visions bizarres environnaient sa couche; enfin ses yeux se fermèrent et il s'endormit en murmurant :

— La Seine... les femmes.. Richelieu est un grand homme... Le vin de Bourgogne est un excellent vin... Ferdinand, pardonne-moi... Lepicard... Guillaume... rue du Mail, n° 50... de l'or... de l'or...

Quand le marquis s'éveilla le lendemain, la matinée était déjà fort avancée, ce dont il fut averti par le son d'une horloge qui tintait lentement onze heures. A l'instant même, les évènements de la veille lui revinrent à l'esprit avec une clarté extraordinaire, et sans perdre une minute il sauta hors de son lit, s'habilla quatre à quatre, et descendit l'escalier sans bruit, pour ne pas éveiller l'attention de Peritus, qu'il aimait tout autant ne pas rencontrer.

Son premier soin fut de courir chez un orfèvre, auquel il proposa sa bague. On lui en donna quarante-huit livres, qu'il se fit payer en deux pièces d'or.

Puis il passa chez un traiteur, sur le

comptoir duquel il jeta un de ses deux louis, en lui ordonnant de faire porter à son logis un gigot rôti, un plat de légumes, quatre bouteilles de vin, un pain immense et quelques assiettes de dessert.

Pendant qu'on plaçait ces divers objets dans la manne du marmiton qui devait les porter, Hector écrivit le billet qu'on va lire :

« Mon cher maître, déjeûnez, dînez et soupez de bon appétit : nous nous reverrons bientôt, j'espère. L'anneau magique commence à opérer, comme vous voyez. »

Cette première dépense soldée, il restait encore au marquis à peu près quarante

livres ; il mit un louis à part, et il réserva le reste de sa monnaie pour les besoins de la journée.

Voici en quelques mots le calcul qu'il avait fait :

« Je me promènerai toute la matinée afin de me remettre du calme dans l'esprit, puis je dînerai sobrement, et j'irai n'importe où, jouer avec n'importe qui ce que j'ai encore d'argent. Si je gagne, je suivrai les conseils de Lepicard ; si je perds, il me restera toujours la Seine qui coule pour tout le monde : dans un cas comme dans l'autre je serai tranquille demain. »

Après cette réflexion, qui sentait un peu trop à notre avis la philosophie du dix-

huitième siècle, Hector alla s'asseoir sur la terrasse des Feuillants, où il y avait foule, quoiqu'on fût en plein hiver, parce que le temps était pur et assez chaud pour la saison.

Le marquis, plongé dans ses réflexions, regardait d'un œil distrait les belles promeneuses qui passaient et repassaient devant lui, lorsqu'il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule.

Il se retourna et il se trouva face à face avec le chevalier de Blignac.

--Marquis, enchanté de vous rencontrer, dit Blignac en prenant une chaise : je pensais justement à vous aller voir tout-à-

l'heure, pour vous proposer une partie de plaisir pour ce soir.

— S'il s'agit de jouer, répondit Hector, je suis prêt.

— Il s'agit de tout, reprit Blignac : c'est l'ouverture du Colysée, ce sera magnifique et tout Paris y viendra.

— Quel est le programme de la fête? demanda Hector avec distraction.

— D'abord des jeux de toutes les espèces, depuis le *loto dauphin* des petites bourgeoises, jusqu'au Pharaon et au Creps des gentilshommes ; puis un bal paré et masqué, où certaines femmes de la cour viendront à la faveur d'un masque et d'un domino, se mêler à la foule des beautés

moins imposantes de la ville; enfin, on parle encore de Nicolet avec ses sauteurs, et d'Audinot avec ses marionnettes.

— J'irai là certainement, dit Hector; ainsi vous me trouverez dans la salle des jeux.

— Il serait plus sûr de ne pas nous quitter, fit Blignac de cette voix caressante du parasite qui quête un dîner.

— Je ne vous dis pas le contraire, chevalier; mais je suis décidé à faire diète aujourd'hui, et je m'imagine que ce régime ne serait pas de votre goût.

Au mot de diète, Blignac avait fait la grimace: quelques minutes après, voyant venir à lui la loueuse de chaises, qui allait

sans doute lui réclamer deux sous, il prit congé du marquis et s'éloigna rapidement.

Le soir est venu. — Hector, qui a dîné modestement dans un cabaret borgne de la rue Saint-Florentin, s'achemine en chaise à porteurs vers le haut des Champs-Élysées : c'est là qu'est situé l'établissement dont lui a parlé Blignac.

Il ne saurait dire pourquoi, mais son cœur est rempli d'espoir, bien qu'il ne lui reste que trente livres dans la poche.

Il a pénétré dans le Colysée, établissement immense dont la vogue fut brillante mais éphémère. Quelques vieillards gar-

dent encore le souvenir de sa grandeur et de sa décadence.

La foule est considérable. Ici l'on joue, là on danse, partout on intrigue, car plus des deux tiers de la foule se composent de femmes masquées.

Hector s'est dirigé vers les salons de jeu, où, après avoir examiné les parties pendant quelques instants, il a risqué un écu de six livres sur une carte. Depuis qu'il joue, il ne lui est jamais arrivé de pousser devant lui un enjeu aussi modeste.

Le banquier tourne les cartes : Hector a perdu.

De ses trente francs, il n'a plus qu'un louis.

« Il faut en finir, se dit-il en lui-même. C'est peut-être à cette extrémité que la fortune m'attendait. On assure qu'elle a de ces coquetteries-là. »

Le louis est perdu.

« Allons, pensa Hector, il faudra recommencer la cérémonie d'hier ; mais j'espère bien que ce soir rien ne m'empêchera d'exécuter mon projet. »

Pendant quelques moments, il erra à droite et à gauche dans les nombreuses et vastes salles du Colysée ; il y régnait une chaleur étouffante ; Hector eut soif.

« Singulier besoin, se dit-il, pour un homme qui songe à se noyer. N'importe, si j'avais seulement une pièce de vingt-quatre sous, je me procurerais le plaisir de boire un verre ou deux de limonade en attendant l'eau de la Seine.

Et Hector fouilla dans sa poche plutôt par distraction que dans l'espoir d'y trouver quelque chose.

« Ah! ah! se dit-il encore, je n'ai pas vingt-quatre sous, mais il m'en reste douze, je puis acheter deux oranges. J'en mangerai une et je ferai une galanterie avec l'autre, c'est ce qui s'appelle finir en gentilhomme. »

Les deux oranges furent achetées :

quand Hector eut mangé la première, il recommença à reparcourir les salons en tenant la seconde, qu'il faisait sauter dans sa main en disant :

« Qui veut mon orange ? »

Il arriva ainsi jusqu'à la salle de jeu qu'il avait abandonnée peu d'instants auparavant. Parvenu auprès des tables, il répéta sa phrase : « Qui veut mon orange ? »

— Moi, répondit une voix de femme.

— Beau masque, la voilà.

— Je la prends, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu accepteras en échange

ce double louis que tu iras jouer immédiatement.

— Tu me connais donc ?

— Que t'importe ?

— C'est que je ne puis accepter d'une inconnue...

— Nous serons de moitié.

— C'est différent ; voilà mon orange.

— Et voilà mes deux louis.

— Où te retrouverai-je pour te rendre mes comptes ?

— Auprès du buste du roi.

— C'est entendu.

Le masque, qui était un petit domino noir fort coquet, se perdit dans la foule, et Hector se mit à une table de lansquenet.

Quand la main lui arriva, il prononça d'une voix ferme ces deux mots sacramentels :

— Il y a deux louis.

Hector gagna : il laissa ses quatre louis et gagna encore ; d'encore en encore, il passa douze fois de suite, et vit s'entasser devant lui la somme énorme de huit mille cent quatre-vingt-douze louis ; alors il céda la main à un Anglais qui lui avait fait *banquo* douze fois de suite, et ayant confié son gain à un des administrateurs des jeux, il courut à la recherche de son domino noir.

Il ne le trouva ni auprès du buste du roi, ni aux alentours ; il ne fut pas plus heureux après avoir visité tous les coins et recoins du Colysée.

Il revint en conséquence se mettre auprès du buste et il attendit.

Vers les quatre heures du matin, comme la foule commençait à diminuer, Hector fut accosté très poliment par un laquais en livrée qui lui demanda s'il n'attendait pas une femme en domino noir.

Hector répondit affirmativement.

— Eh bien ! Monsieur, continua cet homme, je suis chargé par cette personne que je ne connais pas, de vous dire qu'elle

vous prie de donner au premier pauvre que vous rencontrerez les deux louis qu'elle vous a prêtés.

Hector questionna, mais il ne put obtenir aucun éclaircissement : le laquais jura ses grands dieux qu'il ne savait rien.

« Eh bien ! je donnerai les deux louis à un pauvre : j'en donnerai même dix, pensa Hector. »

Puis il retourna près du monsieur auquel il avait confié son argent, lui demanda quelques centaines de louis pour garnir ses poches, se fit donner un reçu en bonne forme du reste, et annonça qu'il viendrait le chercher le lendemain.

Au point du jour il rentra chez lui, où il trouva Peritus endormi sur son bureau.

Il le réveilla et lui conta ses aventures, en ajoutant force promesses d'être plus sage à l'avenir.

UNE RENCONTRE.

IX

UNE RENCONTRE.

Hector, en empruntant deux cents mille livres du juif Eléazar, n'avait pas prétendu engager la totalité de sa terre de Cout-Kérieux qui valait cent mille écus d'après les titres de propriété ; mais il avait procédé avec une si grande insouciance à l'arrangement de cette affaire,

qu'il devait se trouver régulièrement dépossédé de ses domaines, s'il ne remboursait pas dans un délai assez court une partie de la somme empruntée : ce délai était réglé par des lettres de change à échéances fixes.

Mais quand arriva le retour de fortune dont nous venons de parler, le jeune marquis eut la bonne pensée d'acquitter la portion de la créance dont le terme était le plus rapproché, de sorte qu'après avoir payé quelques dettes criardes dans son quartier, soldé les gages de ses gens pour en obtenir plus d'obéissance, il s'achemina vers une espèce de cour des miracles, où demeurait le juif Éléazar son prêteur.

Hector après avoir longtemps cherché,

questionné, examiné, entra, sur un renseignement vague, dans une ruelle infecte et sombre, qui avait plutôt l'apparence d'une crevasse que d'un passage, bien que ce fut l'unique entrée d'une maison dont la puanteur ne pouvait se comparer qu'à la vétusté. Quand il eut fait environ une trentaine de pas dans ce sale et étroit boyau, le jeune gentilhomme heurta le premier degré d'un vieil escalier tournant, faiblement éclairé par une ouverture en forme de meurtrière. Le délabrement de cet escalier était quelque chose de phénoménal. Chaque marche menaçait de faire la bascule à la moindre pression du pied; la rampe de bois vermoulu n'offrait à la main qu'un fragile appui; les murs verdâtres comme la surface d'un marais,

suaient une humidité infecte et gluante, semblable à celle que l'on suppose sur la peau de certains reptiles; le plafond disparaissait sous des couches nombreuses de toiles d'araignées, en quelque sorte solidifiées par d'autres couches d'une poussière séculaire. Hector, que rien n'étonnait, comme tous les hommes qui ont vu la mort de près et le malheur face à face, escalada cette montée périlleuse et bizarre, comme il eut fait du perron d'un superbe hôtel, et parvenu au second étage, dans un corridor assez semblable au couloir du rez-de-chaussée, il pensa qu'une épaisse porte en bois de chêne toute brodée de têtes de clous ronds et brillants, devait être celle du logis d'Éléazar l'usurier,

Au milieu de cette porte était appendu un marteau curieusement sculpté, représentant un énorme lézard à figure humaine. Hector le souleva d'une main résolue, et le laissa retomber bruyamment. Quelques secondes s'écoulèrent sans qu'aucun mouvement dans l'intérieur du logis auquel conduisait cette porte put faire supposer que l'appel du jeune gentilhomme avait été entendu. Il allait même recommencer à frapper, lorsqu'un bruit semblable à celui d'un verrou qu'on fait couler avec précaution arrêta sa main prête à soulever le marteau une seconde fois, et presqu'au même instant un visage d'homme se montra encadré dans une espèce de guichet. De ce visage jaillit au dehors un regard inquiet et soupçonneux, dont l'expression

devint assez promptement plus confiante, puisque d'autres verroux ayant été tirés, la porte s'entrebâilla, et le marquis put pénétrer dans la forteresse de son créancier.

Ici nous aurions beau jeu pour déployer les ailes de notre imagination, afin de vous décrire jusque dans les plus petits détails la demeure du juif Eléazar.

Nous pourrions vous faire ce que les provinciaux quelque peu lettrés appellent de la couleur locale, et les critiques de bonne humeur un tableau flamand, mais comme cette sorte d'inventaire ne nous amuserait pas plus que nos lecteurs, nous nous abstiendrons, préférant vous entretenir sans retard du maître du logis.

Eléazard était un petit homme sec et pâle d'une pâleur jaunâtre : pour le reste du portrait, lisez la nouvelle de M. Honoré de Balzac, intitulée le *Papa Gobseck*.

Hector salua le juif avec l'aplomb hautain d'un débiteur qui a de l'or dans ses poches.

Eléazar comprit cette pantomime, et il répondit au salut impertinent par une humble courbette.

— Je vous apporte vingt mille livres, dit le marquis d'un ton dégagé. Nous serons en règle pour trois mois, si je ne me trompe.

— Vous avez donc cette somme en or,

monsieur le marquis? demanda le juif avec un certain étonnement.

— Toujours! répondit superbement Hector.

— Veuillez la compter sur cette table pendant que je chercherai votre billet.

Hector tira de ses différentes poches vingt rouleaux de louis, dont il déchira au fur et à mesure les enveloppes de papier; quand ce fut fait, il appela le juif qui s'était retiré dans une espèce de cabinet en grillage, au fond duquel il cherchait dans un immense portefeuille.

Il revint tenant à la main le billet d'Hector, qu'il ne lâcha toutefois qu'après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur les

piles de louis coquettement rangées sur cinq de front.

— C'est à merveille, dit-il, en en prenant une pour la compter : Voici votre lettre de change. Vous voyez qu'elle est aussi de vingt mille livres. Rien n'est plus régulier.

— Vous n'avez parlé de cette affaire à personne, j'espère?

— Fi donc, monsieur le marquis! pour qui me prenez-vous? Maintenant faites un beau mariage, touchez une grosse dot, dégagez vos terres, et vous vous trouverez aussi riche qu'auparavant.

— Je m'acquitterai bien sans avoir recours à des moyens aussi désespérés, ré-

pondit Hector en secouant négligemment son jabot de dentelle, sur lequel il venait de répandre quelques grains de tabac d'Espagne. Se marier pour payer ses dettes, monsieur Eléazar! mais vous n'y pensez pas! mieux vaudrait mille fois mourir insolvable. Ah! çà, mon cher, vous faites donc décidément l'usure?

Éléazar essaya de rire de cette plaisanterie, mais il n'arriva qu'à faire une grimace bruyante : il sentait une de ses garanties, la meilleure peut-être, lui échapper.

— Monsieur le marquis, nous nous reverrons, j'espère, marmotta-t-il entre ses dents.

— Comment donc, maître Éléazar? mais de tout mon cœur! on ne saurait trop fréquenter un galant homme comme vous. Je suis votre serviteur.

Et le marquis s'élançant d'un bond hors du taudis de l'usurier, se hâta de gagner la rue : il lui tardait, en respirant un air à peu près pur, de perdre le souvenir des miasmes infects de cette ignoble maison.

— Voilà nos affaires arrangées pour trois mois, se dit-il en lui-même avec cette satisfaction intime qu'éprouve aujourd'hui un jeune homme à la mode, un viveur de notre époque, en pensant que ses créanciers n'ont aucun moyen de le tourmenter pendant quatre-vingt-dix

jours. Au bout de ce temps comment payera-t-il? il l'ignore complètement; mais qu'importe? n'a-t-il pas quatre-vingt-dix jours? et puis le hasard, une révolution, la fin du monde... qui sait? sur quoi ne compte pas l'homme qui doit, quand il n'est pas à la veille de l'échéance.

— Il s'agit maintenant, poursuivit Hector toujours en lui-même, de tirer un bon parti du temps et de ma nouvelle fortune, en entrant dans cette voie que l'honnête Guillaume m'a indiquée, et que j'avais déjà commencé à suivre quand la mort de ce pauvre Langeac est venue m'arrêter court. Commençons par chercher une femme... mais d'abord où la trouver? je ne vais plus dans le beau

monde, et les grandes dames ne courent pas les rues comme des bourgeoises, ou ne hantent pas les brelans comme les demoiselles de l'Opéra ou de la Comédie italienne. On n'entre pas chez elles en glissant quelques louis dans la main du suisse, ou en donnant un baiser sur le menton de la soubrette. Il faudrait être présenté dans la bonne compagnie de ce Paris où je ne connais que des gens que je n'ose pas saluer quand je les rencontre. Mais pardieu ! je suis un grand niais ! mon oncle le commandeur de Cardillac doit avoir pris ses quartiers d'hiver, et je suis sûr qu'il est au mieux avec toutes les duchesses du faubourg Saint-Germain et les marquises de la place Royale. J'irai le voir, il ne manquera pas de me de-

mander ce que je suis devenu, pourquoi je le soigne si peu, ce qui fait que je ne retourne pas à la Cour : eh bien ! je lui conterai, et ce ne sera pas mentir, qu'une aventure galante dont les résultats ont été terribles m'a obligé à me cacher pendant quelques mois, et je réponds d'avance qu'il sera très flatté d'avoir un neveu en position d'être mis à la Bastille. Il me rendra donc son patronage, et avant huit jours tous les salons de la ville m'ouvriront leurs portes à deux battants. Dès aujourd'hui je vais m'enquérir de son adresse, et pas plus tard que demain je me présenterai chez lui.

Tout en prenant ces bonnes résolution, Hector était arrivé devant un magasin de

merceries à l'enseigne *des trois plumets*, et il lui sembla voir à travers les vitres de la devanture, que la marchande assise à son comptoir était assez gentille ; cela lui rappela tout à coup qu'il lui fallait de toute nécessité un nœud d'épée et quelques paires de gants parfumés à la poudre de chypre : il entra donc.

A l'époque où se passe notre histoire, les brillants magasins de nouveautés où l'on vend des faux-cols de toutes les formes, des cravattes de satin, des gants paille, clair de lune et couleur de chair, n'existaient pas encore avec leur luxe intérieur, leurs boiseries gris perle à filets dorés, leurs portières de damas rouge et leurs larges verrières en glaces. Les dif-

férents objets que nous venons d'énumérer ou leurs équivalents se vendaient dans des boutiques de fort modeste apparence, dont les propriétaires s'appelaient tout simplement *merciers.*

Hector venait d'achever ses emplettes ; il avait même déjà donné son adresse pour qu'on pût les porter chez lui, et nonchalamment étendu sur une chaise au milieu de la boutique, il contait fleurette à la marchande, qui, sans doute accoutumée depuis longtemps au marivaudage libertin des jeunes seigneurs, l'écoutait en minaudant d'un air plus ou moins virginal en essayant de rougir, quant tout-à-coup il se leva brusquement et courut à la porte avec précipitation.

Il voulait suivre des yeux une ravissante forme de femme, qu'il venait d'entrevoir vaguement au passage.

. .

Il arriva tout juste à temps pour saisir les dernières lignes fuyantes, mais bien dessinées, d'un profil délicieux : deux secondes après il ne voyait plus qu'une taille charmante, une taille de nymphe, comme on disait alors, coquettement serrée dans un étroit mantelet de gourgouran vert-chou, et le bas d'une jambe adorablement fine et déliée, chaussée d'un petit soulier à talon qu'on aurait cru fabriqué sur la forme de la fameuse pantouffle de Cendrillon.

. . .

Le premier mouvement du marquis fut

de se mettre à la poursuite de la ravissante apparition, mais il s'aperçut qu'il était tête-nue, et il fit la réflexion assez sensée qu'il ne fallait pas débuter par avoir l'air d'un fou, bien que ce soit quelquefois une flatterie fort ingénieuse auprès des femmes. Il rentra donc en toute hâte dans la boutique pour reprendre son chapeau qu'il avait laissé sur le comptoir; mais voyez un peu les coups du sort : le chapeau avait été changé de place par la jolie mercière qu'il gênait sans doute, delà, la nécessité de quelques rapides instants de recherche, et quand Hector put ressortir de nouveau, il ne vit plus que d'une façon très indécise le mantelet vert-chou de la belle inconnue, et bientôt il le

perdit tout à fait de vue dans la foule assez nombreuse en ce moment.

Cependant le marquis prit sa course sans se laisser décourager, car il espérait encore rejoindre la jeune femme avant qu'elle eût tourné dans quelque rue latérale. Mais par malheur il fut rejeté brusquement en arrière par un choc imprévu. Il avait, en courant, heurté un passant qui venait, en marchant fort vite aussi, dans une direction opposée à celle qu'il suivait : en même temps une voix mâle et rude lui dit avec colère :

— Que le diable vous emporte ! ne pouvez-vous donc prendre garde à ce que vous faites ?

— Prenez garde vous-même, répondit Hector du même ton, on ne court pas avec cette étourderie-là.

Une querelle allait sans doute suivre immédiatement cet échange de paroles peu gracieuses, quand les deux adversaires, qui s'étaient regardés avec des yeux de faucons en colère, se tendirent la main et s'écrièrent en même temps d'un ton de bonne humeur :

— Comment ! c'est toi, marquis !

— Mais d'où sors-tu, mon cher comte ?

— Enchanté de te voir !

— Ravi de te rencontrer?

— Maintenant, marquis, m'apprendras-tu où tu courais si vite? on eût dit vraiment que les sergents étaient à tes trousses.

— Mon cher comte, je tâchais de rejoindre une ravissante femme, que tu m'auras fait manquer, je le crains bien : un phénix, mon cher !

— Ah ! diable ! s'il s'agit de femme, je te laisse ; les femmes avant tout, marquis ! Mais, à propos, veux-tu venir souper ce soir chez Sophie Arnould? Manuela, la belle Espagnole, y sera : tu sais, Manuela, qui nous a montré dans le dernier ballet

une jambe si fine et une poitrine si blanche ?

— Je refuse pour le souper, mon cher comte ; mais j'ai le projet d'aller un moment au jeu.

— Tu m'y trouveras... j'ai entendu dire que tu avais fait des gains énormes à l'ouverture du Colysée : reçois-en mon compliment.

— A ce soir donc, dit le marquis, je me remets en chasse.

— Bonne chance !

Ce personnage, arrivé dans notre his-

toire sous la forme d'un contre-temps pour le marquis de Cout-Kérieux, était le comte Roland de Villarcy. Venu au monde de nos jours, on l'eût appelé *le roi des viveurs*, ou le chef suprême de la *bohême élégante* ; mais, à cette époque, les mots de *viveurs et de Bohême* ne s'étaient pas encore faufilés dans le langage usuel de la bonne et même de la mauvaise compagnie, et Roland était tout bonnement ce qu'on appelait alors un vaurien, un mauvais sujet. Ayant rencontré Hector dans les salons de différentes maisons de jeu, et dans les boudoirs de quelques *impures* à la mode, il était devenu son ami, ou pour parler d'une manière plus conforme à la vérité, son compagnon de débauche.

Revenons pour un moment à Hector.

Sa rencontre imprévue avec Villarcy, la petite conversation qui en avait été la suite, avaient eu des conséquences fatales pour les prétentions de notre héros, car il lui fut tout-à-fait impossible de retrouver les traces de sa belle inconnue. Peut-être était-elle entrée dans une maison ou dans quelque boutique; peut-être aussi avait-elle pris une autre rue à droite ou à gauche de celle qu'elle suivait d'abord; toujours est-il qu'après avoir erré çà et là pendant plus d'une heure, regardé de tous les côtés et questionné les passants comme eut pu le faire un agent de M. le lieutenant de police, Hector renonça pour le moment à sa poursuite et se consola en s'écriant :

« Au fait, puisque je suis décidé à me lancer dans les grandes dames, il ne faut pas que je commence, comme un procureur au Châtelet, par courir après les petites bourgeoises.

« Celle-ci évidemment appartient à cette classe.

« D'abord son costume.

« Ensuite elle était à pied et elle marchait avec l'assurance d'une personne qui a l'habitude du pavé.

« Donc c'est une conquête qui ne me fera ni ambassadeur, ni colonel, ni gentilhomme de la chambre.

« C'est égal, j'aurais été toujours bien aise de savoir où elle demeure, afin de pouvoir la rencontrer quand j'aurai trouvé ma grande dame.

« Un homme qui se dispose comme moi à suivre les traces du grand Richelieu, ne peut pas n'avoir qu'une seule maîtresse. Il me faut absolument une grande dame pour l'honneur, une courtisane pour le plaisir, et une petite bourgeoise, une madame Michelin quelconque pour le sentiment; puis s'il se présente quelque autre chose encore, nous verrons.

« Une idée! si cette ravissante créature était une dame de la cour déguisée?

« Ce n'est pas absolument impossible ; mais une femme de la cour qui se déguise en plein jour ne le fait que pour aller à un rendez-vous.

« Et quand elle va à un rendez-vous c'est qu'elle a déjà un amant.

« Ah ! diable !

« Mais, au fait, puisque je suis décidé à avoir trois maîtresses, une femme peut bien avoir deux amants, ne fût-ce que pour embrouiller les idées de son mari : il faut de la prudence en toutes choses. Je consulterai sur ce cas de conscience mon oncle le commandeur de Cardillac qui m'a

paru un homme fort entendu en pareille matière.

Après ces différentes réflexions, que nous avons rapportées fidèlement dans l'ordre où elles se présentèrent à l'esprit de notre héros, qui les prononça même entre ses dents, Hector retourna chez lui pour montrer à son ami Peritus le billet de vingt mille livres qu'il venait de retirer des griffes acérées du juif Eléazar.

— Vous voyez, mon cher maître! s'écria-t-il d'un air triomphant : encore neuf comme cela, et je serai débarrassé de ce vieux coquin!

— Et alors nous pourrons retourner à

Cout-Kérieux, répondit le bon précepteur avec un rire qui eût fait le tour de sa tête s'il n'eût été arrêté par ses deux oreilles.

— Certainement, certainement que nous y retournerons un jour ou l'autre, mon vieil ami... à moins cependant que les ordres de Sa Majesté...

— Comment les ordres de Sa Majesté! interrompit Peritus avec un mélange de surprise et de consternation... je ne comprends pas...

— C'est que je compte me pousser à la cour, interrompit à son tour Hector. Il n'est point convenable qu'un Cout-Kérieux

végète dans ses terres comme un hobereau qui a acheté une savonnette à vilain par la protection de la femme de l'intendant de sa province. Je me dois à moi-même, mon bon Peritus; je dois à la mémoire de mon père et à la renommée de mes ancêtres de devenir quelque chose de considérable, comme qui dirait un ambassadeur, un gentilhomme de la chambre du roi, ou un mestre-de-camp de ses armées. Voyons, la main sur la conscience, mon cher maître, n'êtes-vous pas de cet avis?

— Il est certain que si monsieur le marquis pouvait arriver à ces hautes dignités. balbutia Peritus... mais il me semble que

pour cela il faudrait des amis puissants, des protecteurs bien posés dans le monde, et parmi les personnes que monsieur le marquis connaît...

— Fi donc, des protecteurs, Peritus! s'écria Hector; un Cout-Kérieux ne doit pas employer de ces moyens là. Regardez votre élève, mon cher maître, et dites s'il a besoin de quelqu'un pour faire son chemin.

Et le jeune marquis, jetant son chapeau sous son bras gauche, se mit à marcher dans l'appartement avec toute la grâce impertinente des grands seigneurs les plus élégants de l'époque.

Peritus fut émerveillé, mais ne sachant comment exprimer son admiration, il se borna à sauter au cou d'Hector en lui souhaitant bonne chance.

Le soir, le marquis fut au jeu, où il rencontra Villarcy, ainsi que eela avait été convenu entre eux le matin. Hector, dont la bonne veine continuait, gagna quatre mille livres en un tour de main. Cela le mit en belle humeur, de sorte qu'il se laissa entraîner par le comte à aller souper chez Sophie Arnoult. Les beaux yeux, la jolie jambe, les blanches épaules de Manuela lui tournèrent la tête, conjointement avec les fumées du vin de Champagne, et le lendemain matin, en rentrant chez lui,

il n'avait plus qu'un souvenir confus de la belle inconnue, bourgeoise ou non, au mantelet vert-chou.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.



PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Sceaux. — Imprimerie de E. Depée.

